

Jean-Jacques Greif



Le paradis du miel

Chapitre 1. Mais quels sont ces cris que j'entends chaque matin ?

Ma mère nous emmenait tous les jours au Jardin des Plantes pour respirer le bon air, mon frère Michel et moi, dans notre double-poussette. Mais non, nous ne sommes pas jumeaux : il est né un an après moi. Je me souviens que les roues grinçaient : ri-hin... ri-hin... ri-hin...

Aujourd'hui, comme attiré par une force mystérieuse, je me suis installé de nouveau dans le quartier de mon enfance. J'ai repris l'habitude d'aller tous les matins au Jardin des Plantes, la poussette en moins. Mon frère Michel en moins, aussi, parce que lui, je l'ai perdu de vue comme on dit. Il faudrait faire un appel à la télévision : si vous voyez un petit garçon de dix ans qui joue du violon... Mais qu'est-ce que je raconte ! Il avait dix ans quand il est parti en Amérique avec mon père, mais maintenant, il a... un an de moins que moi, évidemment.

A quoi ressemble-t-il ? Moi, par exemple, je commence à perdre des cheveux sur le sommet de la tête. C'est à peine si je me reconnais dans la glace. J'imagine un gros Américain fumant un cigare et roulant en Cadillac, cachant son crâne chauve sous un grand chapeau de cowboy.

Bon, je vais au Jardin des Plantes pour respirer le bon air et je pense à la double-poussette : ri-hin... En vérité, je me demande si l'air est aussi bon que dans le temps. C'est que j'en avale beaucoup, de l'air, parce que je cours. Oui, je cours tous les matins autour du jardin, dans le sens des aiguilles d'une montre, sans manquer de saluer de la main les originaux qui courent dans l'autre sens.

Ah tiens, si vous habitez à Marseille ou à Pékin, vous ne connaissez peut-être pas le Jardin des Plantes. C'est un jardin très ancien, dessiné par les architectes du roi Louis euh quatorze ou quinze enfin bref, qui se trouve sur la rive gauche de la Seine, à l'est de Paris. Imaginez des allées de platanes centenaires, des serres remplies de plantes tropicales, des parterres de tulipes et de dahlias qui brillent de mille feux. A mi-pente d'un labyrinthe perché sur une (petite) montagne se dressent un grand cèdre du Liban planté par Monsieur de Jussieu en 1734 et un Ginkgo dont les feuilles en forme d'écus d'or jonchent les pelouses à l'automne.

Le paradis du miel

Le jardin abrite plusieurs musées, où l'on peut voir des squelettes de dinosaures et de baleines, ainsi qu'une grande collection d'animaux empaillés.

Je n'oublie pas la ménagerie, bien entendu. Ah, combien de fois l'ai-je visitée avec Maman et Michel, cette ménagerie ! Ici les oiseaux pépianant et piaillant dans leur volière, plus loin le pavillon des fauves avec son odeur affreuse, là-bas la sombre maison des reptiles. Les dromadaires à une bosse et les chameaux à deux bosses, la fosse aux ours, les bisons et les buffles, les émeus et les autruches, les kangourous et les wallabies...

Je ne cours pas dans la ménagerie, car l'entrée est payante et d'ailleurs j'imagine que j'effrayerais les pauvres bêtes, mais je longe la ménagerie tous les jours en me remémorant les visites d'antan. J'entends les animaux. Le hu-hu-hu des grands rapaces mélancoliques, le ou-ou-ou que hurlent les loups en réponse à la sirène d'une voiture de police. C'est curieux, depuis quelques mois j'entends aussi d'autres cris très étranges, que je ne pourrais pas transcrire hu-hu ou ou-ou parce qu'ils sont plus compliqués que ça. Des cris pathétiques, qui disent la peine et le malheur. Je me demande bien qui se lamente ainsi.

Un matin très tôt, en passant près de l'enclos des grandes tortues centenaires, je découvre un spectacle incroyable : une de ces maisons à pattes a creusé un tunnel sous la clôture métallique et, se croyant peut-être cachée par son toit d'ardoises grises, s'éloigne à pas lents de sa prison.

Que faire ? J'éprouve une certaine sympathie pour l'évadée, seulement je crains qu'il lui arrive malheur. Elle sait sans doute éviter la charge de l'éléphant, mais la pauvre innocente ignore le danger que représente la charge de l'autobus en furie sur le quai Saint Bernard... J'entre donc dans la ménagerie pour prévenir quelqu'un.

Un homme barbu, assis sur le siège d'un petit tracteur vert, me rassure : Joséphine aime bien se promener ainsi, mais elle revient toujours chez elle en empruntant le même chemin en sens inverse.

Je l'avais déjà remarqué, cet homme-là. Il a l'air de bien s'amuser, sur son tracteur. Je me demande comment ça se conduit, cet engin. Est-ce qu'il faut un permis ? Dommage que je sois timide, sinon je le prierais de me laisser faire un tour. Je me vois assez bien exerçant ce métier, sauf qu'on doit sûrement passer un concours d'entrée à la ménagerie très difficile. En plus, il faut aimer les animaux, et moi, non.

Le paradis du miel

Je profite de cette rencontre pour demander qui pousse les cris lamentables que j'entends tous les jours. "Venez, dit le barbu, je vais vous montrer." Je suis le tracteur vert jusqu'au bâtiment des singes. "Voyez, c'est cette femelle chimpanzé, là-bas."

Pourquoi cette pauvre guenon rousse, recrocquevillée sur un tapis de paille dans un coin de sa cage, est-elle si malheureuse ? Elle gémit, elle crie, elle pleure. J'ai l'impression qu'elle appelle quelqu'un, qu'elle espère être entendue dans la grande forêt où elle est née, et même, qu'elle me supplie de l'écouter.

Les jours suivants, quand ses sanglots troublent ma course, je pense à ses yeux tristes. Peu à peu, je commence à distinguer certains waah aigus parmi les autres, puis une série de grondements rauques qui reviennent souvent. Il faut dire que j'ai appris les langues étrangères dans ma jeunesse.

Je vais à la grande bibliothèque publique du Centre Pompidou. C'est une bibliothèque ÉNORME, qui contient des millions de livres, et même des cassettes vidéo que l'on peut regarder sur des téléviseurs. Là, dans le coin des livres scientifiques, au rayon Éthologie (ce qui signifie : étude du comportement des animaux), sous l'étagère des gorilles et des orang-outans, au-dessus de celle des babouins et des macaques, il y a des dizaines et des dizaines de livres consacrés aux chimpanzés.

Nos plus proches cousins, pensez donc, on les a étudiés plus que tous les autres singes. J'apprends des tas de choses. Tiens, les babouins, qui vivent dans la savane, se voient de très loin et peuvent communiquer par gestes ; mais les chimpanzés ne se voient pas dans la forêt, à cause de tous les arbres, et doivent donc communiquer par la voix : "Eh, oh, là-bas... ouh ouh !" Quand un grand chimpanzé crie, j'ai lu ça dans un livre, on l'entend à plusieurs kilomètres.

A propos de "Oh, là-bas... ouh ouh !", j'ai découvert un jour, en passant par le rayon des éléphants pour aller à celui des singes, que l'on soupçonne ces pachydermes d'utiliser des sons spéciaux, inaudibles pour nos petites oreilles, qui portent à vingt kilomètres ou plus. L'autobus peut toujours essayer d'en faire autant. Quant à moi, j'aurais bien du mal à me faire entendre à plus de vingt mètres... Sauf quand je téléphone, évidemment.

Le paradis du miel

Il m'est arrivé un sale truc, le jour où je me suis arrêté au rayon des éléphants. Dans la grande bibliothèque du centre Pompidou, il y a des tables et des chaises à côté des rayonnages, afin que l'on puisse s'asseoir pour étudier les livres. J'ai choisi une bonne place, et chacun peut voir qu'elle est prise vu l'accumulation de livres sur les singes et mon blouson sur le dossier de la chaise. Bon, je me suis éloigné une seconde pour aller chercher un livre de plus, mais du rayonnage je peux surveiller ma place – sauf que je me laisse absorber par cette affaire d'éléphants braillards... Je vois comme dans un brouillard un jeune homme s'asseoir à ma place, puis se lever, prendre mon blouson sur le dossier de la chaise et s'en aller tranquillement. J'observe le jeune homme, là, sans réaliser que le blouson qu'il est en train d'enfiler, c'est mon blouson, mon propre blouson !

Un authentique blouson d'aviateur américain, en tout cas c'est ce qui était marqué sur l'étiquette. Encore ça, ce n'est rien. Un peu d'argent liquide dans la poche intérieure gauche. Une carte de crédit. Les clefs de chez moi. Ma carte d'identité et mon permis de conduire. Un petit sceau à mon nom que m'avait offert un ami japonais. Le pire : une photo de ma mère prise avant ma naissance, la seule photo de ma mère jeune fille que je possédais. Bientôt quinze ans que ma pauvre mère est morte, et maintenant j'ai perdu jusqu'à sa photographie.

Je préviens ma banque pour la carte de crédit, je change les serrures, et puis je vais au commissariat pour la carte d'identité et le permis de conduire. Le fonctionnaire qui me reçoit tape sur le clavier de son ordinateur et me jette un regard étonné.

– Tiens, l'ordinateur dit que pour vous ce n'est pas ici. Vous devez vous présenter à une autre adresse. Je vais vous l'écrire, attendez.”

Comme ce n'est pas très loin, j'y vais à pied. Même si vous n'êtes jamais venus à Paris, vous avez entendu parler de la cathédrale Notre-Dame. Je dois me présenter juste en face, à la Préfecture de Police. Je monte des escaliers, je parcours un dédale de couloirs et je finis par trouver le bureau qui va s'occuper de moi : “Service des personnes recherchées”. Bizarre, non ? Quelquefois, on recherche une personne que le radar a repérée quand elle commettait un excès de vitesse. Moi, ça ne peut pas m'arriver, parce que ma vieille voiture a passé l'âge des excès depuis longtemps. Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

Le paradis du miel

Un gros homme affublé d'une ridicule moustache rousse en guidon de vélo, on dirait un gendarme de cinéma, m'invite à m'asseoir. Il fouille dans des papiers, me regarde, examine une page dans un dossier...

– Eh bien mon gaillard, c'est du propre ! dit-il d'une grosse voix teintée d'un accent campagnard. Disparu depuis vingt-cinq ans !

– Disparu ? Ah, je comprends. Ce n'est pas moi, c'est mon frère Michel !

Il me prie de bien vouloir l'excuser, et même il me fait faire des papiers tout neufs en urgence. Moi, pour le coup, je me sens encore plus orphelin. Je dois dire que je suis allé en Amérique plusieurs fois. Dès que j'arrive dans une nouvelle ville, je regarde dans l'annuaire s'il n'y a pas de Michel Greif, ou peut-être Michael Greif, dans ce coin-là – sans le moindre succès. Je dévisage les gens dans la rue, mais des gros Américains un peu chauves fumant un cigare, il y en a autant qu'on veut.

Revenons à nos moutons, je veux dire à nos primates. Je retourne au centre Pompidou, en prenant bien garde de ne pas ôter mon blouson d'aviateur tout neuf, et je note, dans le grand dictionnaire de Marina von Rumpelstücken et John Wood (édité par l'université de l'Indiana, Purdue, États-Unis), les principaux sons du dialecte chimpanzé. Je regarde et j'écoute des cassettes vidéo filmées en Tanzanie. J'essaye un peu, whou, whou et ri-ri-ra-ra, mais on me crie Chut! de partout. Les gens ne sont vraiment pas aimables. Ils pourraient comprendre que je fais quelque chose d'important, quand même.

D'ailleurs, ce n'est pas facile du tout. Non seulement le langage de nos cousins est très compliqué, mais il ne ressemble pas au français. Plutôt au chinois (que j'ai étudié dans ma jeunesse, en même temps que le japonais), avec des mots d'une syllabe, comme *wah* et *rro* et *r'ha*. Ils changent de sens selon qu'ils sont murmurés ou chantés, hurlés ou hoquetés ; on les combine pour former d'autres mots. Par exemple, "miel" se dit précisément "fruit-de-la-petite-bête-douleur", et il ne faut pas confondre cette expression avec "petite-bête-fruit", qui désigne tous les succulents insectes qui craquent sous la dent, comme les fourmis, les termites et les poux.

Pour rendre ce récit plus facile à lire, je n'écrirai pas "fruit-de-la-petite-bête-douleur", mais tout simplement "miel".

De retour chez moi, je m'exerce pendant plusieurs jours à whou-wha et ri'rho. Je prends bien soin de jouer du piano en même temps, afin que mes voisins, qui ont

Le paradis du miel

l'habitude de m'entendre massacrer des airs d'opéra, ne s'étonnent de rien. Je suis très fier de mon invention. Je suis sûr que personne n'a jamais appris le langage des chimpanzés en jouant du piano !

Je rends visite à la guenon malheureuse plusieurs fois par semaine. Je ne me sens pas assez sûr de moi pour lui dire autre chose que Bonjour et Au Revoir (j'aurais l'air bête, en plus), mais je la fais beaucoup rire. C'est mon accent, sans doute ; je ne suis pas mécontent de pouvoir éclaircir ainsi, de temps à autre, son humeur sombre. Elle commence à me faire confiance et me dit son nom : Grande Sœur Rousse Longs Bras. Dans ce récit, j'écrirai seulement Grande Sœur, parce que je suis paresseux.

Depuis un moment, j'ai conçu le projet de la faire sortir. Vous savez ce que c'est, on prend parfois une décision sans s'en apercevoir. On y pense vaguement, on examine plusieurs possibilités, on hésite, on tergiverse, et puis un matin on se réveille en constatant que la décision s'est prise toute seule.

Quelques grosses serrures la séparent de l'extérieur. Des serrures à l'ancienne, qui sont plus faciles à ouvrir, je crois, que les serrures de sécurité modernes. Je vais au sous-sol du Bazar de l'Hôtel de Ville – le lieu le plus extraordinaire de Paris après le musée du Louvre. Une véritable caverne d'Ali-Baba, pleine de trésors prodigieux. Et quand je dis trésors, il ne s'agit pas de bibelots dorés et de pierres brillantes qui ne servent à rien, mais de vis à tête ronde ou à tête carrée, de boulons six pans, de chignoles à manivelle, de niveaux à bulle, et tout ça. J'y vais très souvent parce que j'aime bien bricoler. J'achète donc trois belles serrures grises à grosse clef. Je les démonte et je les examine. La clef pousse des petits taquets, qui butent sur des ressorts... Il me suffit de limer deux petits morceaux de la première clef pour qu'elle ouvre non seulement sa propre serrure, mais aussi les deux autres. De même, je modifie les autres clefs afin que chacune puisse ouvrir les trois serrures. Bon, je ne dis pas qu'avec mes passe-partout improvisés je pourrai ouvrir toutes les serrures du monde, mais rien ne m'empêche d'essayer.

Le jardin est entouré en partie par des grilles, en partie par des murs de pierre. J'achète, toujours au sous-sol du Bazar de l'Hôtel de Ville, deux barres porte-bagages que je fixe sur le toit de ma voiture et une grande échelle métallique que j'attache sur les barres. J'attends trois heures du matin en écoutant la radio dans ma

Le paradis du miel

voiture. La rue est déserte. Je pose l'échelle contre le mur du jardin, je monte sur le mur, je tire l'échelle, je l'installe de l'autre côté, je descends.

Je suis vêtu de noir de la tête aux pieds pour pouvoir me confondre avec la nuit comme un cambrioleur. J'ai emporté une petite lampe de poche, dont j'atténue la lumière avec des lunettes de soleil. On pourrait croire que j'ai vu ce truc-là dans un film d'espionnage, mais pas du tout : je l'ai tiré tout seul de mon cerveau fiévreux. J'aurais fait un excellent agent secret, c'est sûr !

L'idée des clefs était aussi très bonne. Aucune n'ouvre toutes les serrures que je rencontre, mais aucune serrure ne résiste aux trois clefs. Grande Sœur dort. Je suis obligé de la réveiller en chuchotant : ARR'H, RRO, WOUHA... Je constate que j'ai bien du mal à chuchoter en chimpanzé – si vous croyez que c'est facile, vous devriez essayer. Ce qui serait affreux, c'est qu'elle se mette à gambader dans le jardin pour célébrer sa liberté retrouvée et qu'elle se perde dans la nuit. Pour éviter cela j'ai décidé, à contre-cœur, de l'attacher avec une laisse. J'essaye de lui expliquer, avec mes pauvres mots, que c'est provisoire, que je vais la conduire ainsi jusqu'à une machine qui roule, etc. Heureusement, elle est mal réveillée et me suit bêtement. Mais quand elle voit l'échelle et comprend qu'il faut monter, elle se lance à toute vitesse et je n'arrive pas du tout à la retenir. C'est l'instinct grimpeur, forcément. Au risque d'ameuter les gardiens de nuit, je lui crie de m'attendre là-haut, et je monte à mon tour le plus vite possible. J'y arrive, mais je reconnais que si c'était un arbre, j'aurais du mal. Je mets l'échelle de l'autre côté et je lui montre ma petite voiture blanche, en la priant de ne pas s'en éloigner.

Enfin, me voici installé au volant de ma voiture, Grande Sœur sagement assoupie et ceinturée sur le siège du passager, une grande échelle métallique sur le toit, en train de rouler, un peu avant le lever du soleil, vers mon isba. Eh bien oui, quoi, mon isba.

Chapitre 2. L'isba là-bas dans le parc du château du Grand-Duc.

Une isba, c'est une maisonnette russe en bois. Dans les contes russes que nous racontait Maman, la sorcière Baba Yaga habitait une isba perchée sur des pattes de poule. Mon isba n'a pas de pattes de poule... Je l'ai reçue en héritage, il y a six ans, de Madame Ostrowitska, avec qui je jouais aux échecs tous les samedis. Et madame Ostrowitska, c'était vraiment tout le contraire d'une sorcière !

Est-ce que je vous ai déjà parlé de mon frère Michel ? On dit que le frère aîné est toujours jaloux de son cadet, qui le force à partager l'affection de sa mère. Ce qui est sûr, c'est que mon frère se trouvait dans une situation pénible : je franchissais toutes les étapes de la vie en premier. J'ai lu avant lui, j'ai nagé avant lui, j'ai réussi à monter à vélo avant lui. Il essayait de s'affirmer en me dépassant à la lutte ou à la course, et moi je me défendais en gardant toujours un peu d'avance. Nos parents trouvaient que cette compétition constante avait du bon ; ils pensaient que chacun de nous tentait de se surpasser et se forgeait un moral de vainqueur.

Le principal résultat de cette rivalité, c'est que je déteste perdre. Tous les samedis, je me disais : "Madame Ostrowitska est très âgée, elle aimerait tellement remporter la partie d'échecs, ne serait-ce qu'une fois ; il faut que je la laisse gagner." Hélas, je n'y arrivais jamais. Elle n'était pas très attentive, et je ne pouvais pas m'empêcher de profiter de ses fautes. En plus, je poussais la vanité jusqu'à me féliciter intérieurement pour la manière ingénieuse dont j'avais mis échec et mat ma candide adversaire.

Madame Ostrowitska tenait une sorte de petit salon littéraire et artistique dans son appartement parisien. Une amie (je l'appellerai Irène dans ce récit, mais ce n'est pas son vrai nom) y chantait souvent des mélodies de Schubert. Aujourd'hui, elle a trouvé une excellente place dans le chœur de l'opéra, mais en ce temps-là, elle menait la vie de bohème. Echanger quelques mélodies contre des zakouskis (des hors d'œuvre russes), des blinis (des crêpes), une part de gâteau au fromage, et parfois quelques grains de caviar, lui paraissait une excellente affaire. C'est elle qui m'a introduit dans le salon de Madame Ostrowitska, en prétendant que j'étais un artiste, puisque j'écrivais.

Le paradis du miel

J'étais capable, à la rigueur, d'accompagner Irène au piano. Mes parents avaient pensé que nous pourrions étudier deux instruments différents pour jouer ensemble, Michel et moi, et mon frère en a profité pour me dépasser enfin : si je me souviens bien, il était en train de devenir un véritable virtuose en culotte courte quand il est parti de l'autre côté de la terre. Je l'entends encore exécuter la Ronde des Petits Lutins sur son crin-crin pendant que moi, sur mon clavier, je suivais comme je pouvais. Disons que j'aurais pu jouer la Ronde des Escargots, à la rigueur.

Quand j'ai commencé à fréquenter le salon de Mme Ostrowitska, je gagnais ma vie dans la publicité, où j'exerçais le métier de "concepteur-rédacteur". C'est moi qui ai écrit la célèbre affiche *Si les chiens pouvaient parler, ils exigeraient la pâtée Goudoss*. Vous vous en souvenez ? Les chiens ne se sont pas mis à parler, mais de nombreux maîtres ont effectivement exigé pour eux la pâtée Goudoss. Cette brillante réussite m'a valu une réputation nationale et internationale d'expert ès animaux. On disait que je comprenais les bêtes comme personne. Plus tard, j'ai changé de registre et rédigé la brochure d'explication qui a été distribuée avec la déclaration d'impôts de 1988 ; plusieurs millions de lecteurs, un vrai best-seller. Madame Ostrowitska était toute prête à considérer qu'il s'agissait là d'une véritable œuvre d'écrivain. "Ah, Adam Ivanovitch, vous qui êtes écrivain, vous devriez raconter ma vie", disait-elle.

Elle avait été la gouvernante du grand-duc Casimir, qui s'était enfui de Russie pendant la révolution en emportant une partie de sa collection d'icônes et de bijoux. Il avait acheté un grand château dans la région parisienne et s'était bien amusé dans les cabarets de la capitale. Ses médecins avaient beau lui dire qu'il buvait trop de vodka, il n'en faisait qu'à sa tête. "Toute ma famille est morte, disait-il, et quand mon cousin Vladimir sera mort je serai le dernier prince russe. Alors, buvons !" Il est mort brusquement, dans un cabaret de Montparnasse, après avoir tenté de boire trois bouteilles de vodka sans respirer.

Je savais bien que le grand-duc avait bâti pour sa fidèle gouvernante une maisonnette dans le parc du château. Au mois de juin, elle ne manquait jamais de me dire : "Je vais passer vacances dans ma petite isba, Adam Ivanovitch. Je vous reverrai en septembre, si Dieu le veut." J'attendais toujours le mois de septembre avec une certaine appréhension, car Madame Ostrowitska (elle se prénommaît Anna Vassilevna, et j'avais fini par l'appeler Vava, comme tout le monde) était très âgée.

Le paradis du miel

Une année, au début du mois de juin, j'eus comme un pressentiment—l'impression que je jouais ma dernière partie d'échecs avec Vava. Je décidai de la laisser enfin gagner.

Je le fis avec finesse, mais Vava, en s'approchant du mystère de la mort, devenait capable de lire entre les lignes. “Ah, mon cher Adam Ivanovitch, dit-elle, je sais ce qu'il vous en coûte d'avoir perdu pour moi. Je vais vous donner un petit cadeau pour vous remercier.” Elle s'absenta et revint avec une enveloppe, qu'elle me tendit en me priant de ne l'ouvrir qu'après son décès.

Au fait, je m'aperçois que je n'ai pas dit pourquoi elle m'appelait Adam Ivanovitch. Mes parents sont nés en Pologne et se sont installés en France avant la seconde guerre mondiale. Pendant la guerre, ils se sont engagés dans la Résistance. Les Allemands les soupçonnaient. Mon père a réussi à s'enfuir, mais ma mère a été arrêtée, emprisonnée à Fresnes pendant six mois, puis relâchée faute de preuve. Un jour, cela faisait déjà quelques semaines qu'elle était à Fresnes, on est venu la chercher dans sa cellule parce qu'on avait besoin de quelqu'un sachant le polonais. On l'a amenée auprès d'un pauvre résistant polonais, qui était en train de mourir après avoir été torturé. Il réussit à murmurer à ma mère, avec son dernier souffle : “Je ne leur ai rien dit. Je m'appelle Adam... Souvenez-vous de moi...”

Ma mère, évidemment très émue, décida qu'elle nommerait son premier fils Adam en souvenir de ce brave Polonais. Vava, qui était sentimentale comme tous les Russes, aimait beaucoup cette histoire. Mon père se prénomma Janek en Pologne, et Jean dans la Résistance, où il fallait des prénoms très neutres. De toute façon, cela correspond à Ivan en russe, et je suis donc Adam fils d'Ivan, c'est-à-dire Adam Ivanovitch.

Comme je l'avais deviné, Vava n'est pas revenue en septembre, cette année-là. Une de ses amies m'a téléphoné d'une voix chevrotante, qui roulait terriblement les r, pour m'annoncer que Vava avait rejoint le grand-duc Casimir, le grand-duc Vladimir et les autres au Ciel, et que je pouvais ouvrir l'enveloppe. Il s'agissait d'une copie de son testament : elle me léguait l'isba – en souvenir de nos parties d'échecs et du brave Polonais Adam.

Je dois avouer que je n'y vais pas souvent, à l'isba. D'abord, je n'aime pas la campagne. Le Jardin des Plantes me suffit, comme verdure. Et puis, cette isba se

Le paradis du miel

trouve dans un endroit vraiment sinistre : le grand parc du château, qui l'entoure, est complètement abandonné en attendant que les héritiers du grand-duc Casimir se mettent d'accord. Cela fait au moins trente ans qu'ils sont en procès les uns contre les autres, pour la plus grande joie d'un bataillon d'avocats. En vérité, même si les vieux arbres du parc, qui ressemblent à d'immenses chevaliers noirs luttant avec l'énergie du désespoir contre les ronces et les lichens, ont quelque chose d'effrayant, il est préférable que le procès se prolonge aussi longtemps que possible. Chacun sait bien dans le pays que les promoteurs sont à l'affût, tels des requins sanguinaires. Qu'est-ce que je raconte ? Des requins à l'affût ! Les promoteurs sont à l'affût tels des loups impitoyables, soit dit sans vouloir offenser les loups. On achètera aux héritiers, on construira des "résidences de grand luxe dans le dernier parc authentique de la région parisienne", etc. J'ai lu dans un livre, il faudrait que je le retrouve, que ce parc a été dessiné par les architectes de Louis chose comme le Jardin des Plantes. Sauf que la partie dessinée se situe plutôt de l'autre côté, devant le château. Autour de l'isba, il n'y a rien de dessiné, c'est la forêt vierge.

Pour Grande Sœur, c'est idéal. Les rondins de l'isba la fascinent. "Une maison-arbre !" s'exclame-t-elle. Je lui montre comment passer sous la clôture légère qui sépare l'isba du parc, en la priant instamment de ne pas escalader le grand mur d'enceinte qui cache le parc aux yeux des banlieusards.

Au moins, cette aventure m'a permis d'arranger un peu l'intérieur de l'isba. En prévision de l'arrivée de ma jeune invitée, j'ai prudemment emporté dans mon appartement parisien la plupart des objets fragiles. C'est incroyable tout ce qu'il y avait là-dedans. Déjà l'appartement de Vava à Paris regorgeait de bibelots, de porcelaines, de samovars en argent, d'icônes, de photographies jaunies emprisonnées derrière des plaques de verre. Pour traverser son salon, il fallait slalomer entre divers petits guéridons recouverts par des sortes de foulards brodés. Dans l'isba, c'était encore pire. Dans un coin se trouvait un canapé caché sous une douzaine de tapis d'orient. Une vitrine abritait une collection de vieux chandeliers, une autre était entièrement remplie d'œufs de Pâques décorés. On ne voyait même pas le papier des murs tellement les icônes étaient nombreuses.

Une icône ? Ce n'est pas une icône d'ordinateur, mais une image religieuse russe orthodoxe, qui représente en général la vierge portant l'enfant Jésus.

Le paradis du miel

Grande sœur explore l'isba du sol au plafond, et quand je dis plafond je veux bien dire plafond. J'ai dû enlever toutes les lampes suspendues par des fils, et maintenant j'éclaire les pièces avec des toutes petites lampes halogènes posées par terre. Elle passe des heures à examiner les poignées des portes et des fenêtres, les miroirs, les tables et les chaises, et même les plinthes en bas des murs. Les robinets la fascinent : on tourne ces jouets brillants, et l'eau se met à couler !

Les placards de la cuisine recèlent d'innombrables trésors. J'ai le regret d'annoncer à un certain conservateur de musée (il se reconnaîtra en lisant ces lignes) que plusieurs tasses du service à thé "Régiment de cosaques", offert à l'archiduchesse Lisaveta Ludwigovna, mère de l'archiduc Casimir, par le tsar Alexandre III, ont été brisées, euh... accidentellement. En conséquence, j'accepte le prix qu'il m'en a proposé l'année dernière, quand je le lui ai apporté pour expertise, et même un peu moins vu les circonstances. J'aurais dû l'emporter à Paris avec le reste, évidemment, mais il n'y avait plus beaucoup de place chez moi et et je n'imaginai pas que Grande Sœur ouvrirait un placard fermé à clef.

Ce qui est le plus important, je crois, c'est que j'ai réussi à la dissuader de toucher aux fils électriques, qu'elle arrachait volontiers, au début, par simple curiosité juvénile. J'ai même été obligé de créer un néologisme, "liane-aïe-douleur", pour l'avertir du danger qu'elle courait.

Je n'invente pas de nouveaux mots tous les jours, mais, sans vouloir me vanter, j'ai fait de gros progrès. Disons que je parle chimpanzé comme un babouin. En tout cas, je comprends assez bien ce que Grande Sœur me raconte – elle est très bavarde, et babille du matin au soir. Enfin, disons plutôt que je crois la comprendre. Elle évoque souvent l'Afrique, son enfance dans la grande forêt, sa capture. Certaines parties de son histoire me paraissent obscures, malgré tout, et je demande donc par avance aux personnes qui connaissent bien la culture et la langue chimpanzée de ne pas se fâcher si des invraisemblances se sont glissées dans le récit qui suit. J'avoue sans honte que j'ai dû arranger certains épisodes en utilisant un peu mon imagination. Par ailleurs, je suis prêt à corriger toutes les erreurs de vocabulaire et de grammaire que l'on m'indiquera.

Chapitre 3. Le récit de Grande Sœur, recueilli et traduit en français par l’auteur.

“Arr rh’oo rooo wah warh... Je suis une pauvre orpheline. Les anges-feu ont emporté ma mman, me laissant seule avec Petit-Frère-Roux-Grandes-Oreilles.

[Je traduis par “ange-feu”, pour simplifier, une expression très difficile, que l’on pourrait rendre de façon approximative par “les-animaux-qui-n’existent-pas-et-qui-jettent-le-feu”. J’écrirai *Petit Frère* pour Petit Frère Roux Grande Oreilles.]

“Je devais protéger mon petit frère, parce qu’il était bien trop jeune pour se défendre contre le démon léopard. Quand je me promenais dans les arbres, il se tenait à cheval sur mon dos. Souvent, il avait peur de je ne sais quoi et se cachait sous mon ventre. Il était très craintif et ne me quittait jamais.

“Il me demandait toujours où les anges-feu avaient emporté Maman.

– Au paradis du miel, Petit Frère.

– Mais Grande Sœur, pourquoi ont-ils choisi Maman ?

– Parce qu’elle était très bonne et ne disait jamais rien de méchant. Pour la récompenser, ils l’ont mise dans le ventre de l’oiseau brillant et l’ont emmenée au pays du miel sans abeilles.

– Et nous aussi, si nous sommes sages, des anges viendront nous chercher ? Nous irons au pays du miel ? Nous reverrons Maman ?

– Bien sûr. Nous voyagerons dans le ventre de l’oiseau brillant, et nous n’aurons plus à faire le moindre effort pour trouver de la nourriture. Les anges nous offriront des fruits toujours mûrs, des noix sans coquille...

– ...et du miel !

– Oui, du miel sans abeilles, que l’on mange sans craindre d’être piqué !

– Mais si nous ne sommes pas sages, Grande Sœur ?

– Alors nous serons dévorés par le démon léopard (“le-démon-ombre-et-lumière-sur-la-peau”), comme notre oncle Fesses Ridées.

[A propos d’oncle, j’ai appris—plus tard, quand j’ai eu l’occasion d’interroger Grande Sœur sur les mœurs de son peuple – que les chimpanzés sont différents de

Le paradis du miel

nous : ils ne se marient pas. Un enfant ne connaît pas son père, mais seulement sa mère et peut-être sa grand-mère, ses frères et sœurs, ses oncles et tantes. Bizarre, non ? Moi, mon père est parti quand j'avais onze ans, avec mon frère Michel, ma mère a disparu de manière encore plus définitive, et je ne me sens pas mieux loti que Grande Sœur et Petit Frère.]

– Grande Sœur, raconte-moi l'histoire du léopard que les anges ont capturé.

– Ce léopard était un démon très cruel. Il avait mangé la vieille Dos Rouge et sa fille Grands Pieds, et le petit Poils Dorés, et de nombreux autres singes. Un jour, les anges-feu sont venus, et l'ont mis dans un filet pour l'emporter au paradis du miel.

– S'il était si méchant, pourquoi est-il allé au paradis ?

– Pour que les singes puissent se moquer de lui ! Au paradis du miel, les démons sont enfermés dans des cages, et les singes peuvent leur cracher dessus et les bombarder de peaux d'oranges !

– “Je croyais pour de bon à ces légendes stupides. Si j'avais su... J'aurais dû écouter Houppé Grise. C'est un vieux chimpanzé très sage, mais il me barrait car il disait toujours la même chose.

– Alors, Grande Sœur, j'entends que tu racontes encore à ce pauvre gamin des sornettes sur le paradis et le miel.

– Ce ne sont pas des sornettes, Houppé Grise. Ma tante Poitrine Velue a rencontré un vieux babouin dont la grand-mère avait vu le paradis de ses propres yeux !

– Comment peut-on prendre au sérieux ce que dit un babouin ? Un de nos anciens que tu n'as pas connu, Épaules Noires, disait qu'il faut se méfier de ceux qui promettent le paradis sur terre et le plaisir sans effort. Souviens-toi de notre proverbe : “Qui reste sur sa branche ne goûtera jamais au miel”. Cela veut dire que le miel ne coule pas du ciel comme la pluie, même chez les anges-feu. Ah, mon enfant, j'espère comme toi que ta mère vit dans un pays merveilleux, mais en vérité, nous ne savons pas ce qui se passe quand les anges-feu capturent un singe. Ces anges-feu sont brutaux avec les léopards, avec les éléphants, et avec nous. Je ne crois pas qu'ils nous aiment.

– Ils nous aiment si nous sommes gentils, et nous emmènent dans les oiseaux qui brillent !

– Les léopards nous mangent ici-bas, et peut-être les anges-feu nous mangent-ils au ciel, à l'intérieur des oiseaux qui brillent. Retiens mon conseil, Grande Sœur : il

Le paradis du miel

faut fuir les anges-feu, il faut leur résister s'ils tentent de t'attraper. Se livrer à eux au lieu de les fuir, c'est vraiment ce qu'on appelle : se jeter dans la gueule du démon. Tu es jeune et tu n'as pas beaucoup vécu, tu dois donc te fier à l'expérience de tes anciens. Que se passerait-il si tous les singes décidaient de suivre les anges-feu dans ton paradis imaginaire ? Ce serait la fin de notre tribu !

Petit Frère, assis sur mon dos, ne comprenait pas tous ces discours.

– Moi, je veux voir ma maman.

– Ta seule maman, c'est Grande Sœur, disait Houppe Grise. La tribu a besoin de toi, Petit Frère, et de toi aussi, Grande Sœur, pour garder notre territoire ancestral et perpétuer nos traditions. Ne vous laissez pas séduire par les anges-feu ! Souvenez-vous de ce bon principe que répétait souvent Épaules Noires : “Un démon connu est moins dangereux qu'un démon inconnu.”

“Une pauvre orpheline ne peut pas se montrer trop impertinente, surtout avec un vieux chimpanzé aussi sage que Houppe Grise, mais je me moquais de ce fameux Épaules Noires dont il citait les propos à tout moment. De toute façon, les anciens n'ont jamais parlé des anges-feu, des oiseaux brillants, des machines rugissantes qui roulent dans la plaine.

“Houppe Grise pouvait dire ce qu'il voulait, je savais que les anges-feu n'ont même pas peur de se baigner dans le grand lac. Quand un crocodile (‘un serpent-eau-à-mille-dents’) les attaque, ils pointent sur lui leur bâton-bruit et le tuent. Est-ce que les anciens étaient capables d'en faire autant ?

“Toute cette sagesse des anciens et ces proverbes ridicules ne m'empêchaient pas de m'ennuyer dans la forêt. Tous les jours la même chose : des branches et encore des branches, monter et descendre et monter et descendre, des fruits rouges et des fruits jaunes et encore des fruits rouges et des fruits jaunes.

“Si encore les fruits étaient mûrs ! Mais non, les fruits mûrs sont réservés aux chefs et aux anciens et aux familles puissantes. Une malheureuse orpheline n'a droit qu'aux fruits les plus durs, ceux qui restent sur les branches quand tout le monde s'est servi. Dans les nids d'oiseaux, elle ne trouve que des morceaux de coquille !

“Je pouvais manger des feuilles. Des feuilles, ça oui, il en reste toujours autant que l'on veut.

“Les autres enfants chimpanzés, leur maman leur montre des tas de trucs. Comment briser la carapace des noix en la coinçant dans une racine et en la

Le paradis du miel

frappant avec une grosse branche, comment capturer des termites avec une branchette. Moi, je n'avais pas de maman pour me montrer, alors je retirais la baguette trop lentement et les petites bêtes qui étaient montées dessus comprenaient ce qui se passait et sautaient du train en marche [*Euh... je traduis comme je peux*]. Ou bien je la retirais trop brutalement, en frottant les parois du trou, et je perdais aussi mon butin.

“Je me souvenais vaguement du goût des noix et des termites que me donnait ma mère, mais je ne voyais pas du tout comment j'arriverais à en manger de nouveau, puisque j'étais orpheline. Sauf chez les anges-feu, bien sûr.”

Je me permets d'interrompre momentanément le récit. A mon humble avis, cette histoire de noix et de termites cache la vraie raison qui poussait Grande Sœur à désirer changer de vie. Déjà, bien avant de pleurer dans sa cage du Jardin des Plantes, elle pleurait souvent au sommet d'un arbre, Petit Frère dans ses bras. Quand Petit Frère lui demandait pourquoi elle pleurait, elle répondait, entre deux sanglots : “Personne ne m'aime, Waah..., Waah...” Petit Frère avait beau lui dire : “Mais moi, je t'aime, Grande Sœur !”, il n'arrivait pas à la consoler.

Chapitre 4. L'oiseau brillant qui fait vourou-vourou dans le ciel.

“Malgré les avertissements de Houpe Grise, je continuais de rêver au paradis du miel. Un soir, un nuage de poussière est apparu dans la plaine : les anges-feu dans leur machine roulante. D'où venaient-ils donc ? Le paradis du miel, s'il existait, se trouvait-il au delà de l'horizon, ou bien dans le ciel ?

“Notre tribu s'est enfoncée au cœur de la forêt, et a décidé de bivouaquer tout en haut des arbres géants. Mais moi, je suis descendue au milieu de la nuit, quand tout le monde dormait – y compris Petit Frère, installé sur mon dos. J'apercevais, de très loin, une lueur écarlate. Je savais que les anges dorment près du feu, car personne, en dehors d'eux, ne sait maîtriser la flamme brûlante.

“Je les trouvais tellement beaux, ces anges endormis!

Le paradis du miel

“J’admiraient leur peau, qui n’est pas couverte de poils, mais de tissus multicolores ornés de boutons brillants et tenus en place par des lianes métalliques [*Je pense qu’elle veut parler des fermetures-éclair*]. A leur poignet scintille un étrange bracelet. Certains cachent leurs yeux derrière des feuilles transparentes. Divers récipients et ustensiles étaient éparpillés autour du feu ; j’étais fascinée par ces jouets merveilleux ! La machine roulante dormait aussi. Ses parois reflétaient le rougeolement du feu comme si elles étaient mouillées. Pourtant, il ne pleuvait pas.

“Où était l’oiseau brillant? Des petites étincelles bondissaient au-dessus du feu. Je croyais que les anges emportaient ces étincelles là-haut, avec l’oiseau brillant, pour y allumer les petits points qui illuminent le ciel nocturne.

“Le temps passait aussi légèrement que si cette aventure avait été un rêve. Déjà, le jour se levait et les anges se réveillaient. L’un d’eux m’a vue (Petit Frère, terrorisé, se cachait sous mon ventre), et m’a tendu un fruit.

– Petit Frère, Petit Frère (je bégayais, je pleurais de joie), l’ange m’offre à manger. Nous avons été assez sages pour que les anges nous acceptent ! Jamais plus nous n’aurons besoin de chercher dans les arbres les quelques fruits que les aînés daignent nous laisser... Jamais plus nous ne craignons l’éléphant qui arrache nos arbres (“le-gros-main-sur-le-nez”) et le démon léopard... Jamais plus les abeilles ne nous piqueront... Petit Frère, les anges-feu vont nous conduire chez Maman !

“Maintenant, tous les anges étaient réveillés et jouaient avec nous. Ils nous caressaient, ils nous prêtaient les objets brillants. Nous n’avions jamais été aussi heureux de toute notre vie. Ce qui était étrange, c’est que les anges ne répondaient pas quand je leur demandais des nouvelles de Maman, comme s’ils ne comprenaient pas le langage des chimpanzés.

La voix puissante de Houpe Grise résonnait au loin.

– Grande Sœur et Petit Frère, revenez ! Il ne vous arrivera rien de bon au pays des anges-feu. Revenez !

“Mais nous étions déjà installés – un peu à l’étroit – dans une des cages que transporte la machine roulante, et nous n’avions pas du tout envie de revenir auprès des singes. Nous ne pensions qu’à l’oiseau brillant; allions-nous vraiment voler dans le ciel ?

“Ah, les anges-feu nous ont enfermés dans le ventre de la machine. On ne voyait même pas le ciel. Au début, il y avait un peu de lumière, de sorte que l’on pouvait

Le paradis du miel

reconnaître d'autres animaux dans des cages : des léopards effrayants, un hippopotame ('gros-dans-l'eau'), un phacochère ('va-tout-droit'), une girafe ('tête-en-haut-de-l'arbre'), et d'horribles crocodiles. Ensuite, un ange-feu nous a endormis en nous faisant une piqûre, et nous ne savions plus rien de ce qui nous arrivait.

“A mon réveil, j'ai senti un vide affreux sous mon ventre : Petit Frère avait disparu ! J'étais seule dans la cage, au milieu d'un hangar sombre. La nourriture était bien gratuite, mais les anges qui l'apportaient n'étaient pas du tout les serviteurs aimables et attentifs que j'espérais. D'ailleurs il n'y avait ni miel, ni noix sans coquille. Il y avait quelques fruits, encore moins bons – et pas vraiment plus mûrs – que ceux qui restaient sur les branches après le passage de notre tribu. Et puis un mélange tiède d'aliments impossibles à identifier.

“Au début, je trouvais cela dégoûtant, mais j'avais tellement faim que j'ai fini par manger. Je pleurais en pensant à Petit Frère, à Maman, à Houppe Grise.

“Ce qui me rendait vraiment furieuse, c'était de penser que Houppe Grise, les anciens et leurs proverbes avaient raison, après tout. Pourquoi les vieux doivent-ils toujours avoir raison? Ce n'est pas juste.”

Et voilà : le récit de Grande Sœur est à peu près terminé. Après quelques jours passés dans un institut vétérinaire, où l'on a effectué divers examens incompréhensibles qui la terrifiaient, elle a été placée en “quarantaine” (pour vérifier qu'elle n'était pas atteinte par une maladie grave) dans une annexe du zoo de Vincennes, avant d'être emmenée au Jardin des Plantes.

Les chimpanzés ne connaissent que trois nombres : un, deux, et “encore-plus-que-deux” (la plupart des auteurs traduisent cette expression par “beaucoup”, mais je trouve qu'il est plus fidèle à l'esprit du langage chimpanzé de dire “mille”). Selon Grande Sœur, elle a donc croupi au moins “mille” jours dans un recoin de la ménagerie du Jardin des Plantes. A mon avis, un an environ s'est écoulé depuis qu'elle est allée s'offrir aux anges-feu qui traversaient la grande plaine en machine roulante. Elle a eu le temps de constater que l'on s'ennuie encore plus au paradis du miel que dans la grande forêt et de se poser mille fois la question suivante : Si c'est ça le paradis, à quoi ressemble l'enfer ?

Le paradis du miel

Son seul réconfort, apparemment, pendant tout ce temps, c'était que "Poils-comme-il faut" lui apportait des fruits bien mûrs avec le sourire tous les matins. Je n'ai pas compris tout de suite qui était "Poils-comme-il faut". Grande Sœur m'a parlé d'un petit trreuh-trreuh vert, et je me suis souvenu du barbu auquel j'ai demandé qui poussait ces cris désolants. Les "poils-comme-il faut", c'est la barbe, évidemment. Moi, je me rase, donc je n'ai pas les poils comme il faut... Hmm. La traduction, de toute façon, ce n'est pas une science exacte. Je peux aussi bien traduire l'expression qu'elle emploie par "Barbapoux". Oui, c'est même beaucoup plus juste, je suis sûr que Marina von Rumpelsticken et John Wood seraient de mon avis.

Grande Sœur me dit qu'elle a rencontré, au zoo de Vincennes, un très vieux chimpanzé malade qui avait l'air de bien connaître le paradis du miel. Il lui a expliqué que, souvent, les anges-feu donnent les singes en spectacle dans de grandes maisons de toile, et qu'ils choisissent volontiers des chimpanzés très jeunes pour pouvoir leur enseigner des tours. Ainsi, il est possible que Petit Frère ait été emmené dans une de ces maisons de toile. Je promets à Grande Sœur que j'effectuerai des recherches.

J'habite donc dans cette isba que je n'aime pas. Je regarde les grands arbres sombres du parc, et je commence à penser que je me lance dans une aventure bien difficile : j'explique à Grande Sœur qu'elle ne trouvera sans doute pas de fruits dans les arbres, que certains champignons sont dangereux, qu'elle ne doit *surtout pas* pousser dans le parc des cris qui portent à cinq kilomètres, que le grondement terrifiant que l'on entend est celui du train qui passe près d'ici, que je vais tout arranger et certainement même retrouver son frère, mais pas tout de suite...

Chapitre 5. Un jour au cirque.

J'ai mis dans la confiance mon amie Irène, qui veut bien garder Grande Sœur pendant que je serai parti. Elle me conseille de changer de voiture. Si j'ai pu amener Grande Sœur à l'isba, c'est que le trajet était court et qu'elle dormait à moitié. Il me

Le paradis du miel

faudrait une voiture plus grande, dont on puisse replier les sièges pour créer un espace confortable.

J'ai bien pensé que toute cette affaire allait entraîner des dépenses, et j'ai repris du travail dans la publicité. J'avais arrêté pour des raisons morales : dire *Si les chiens pouvaient parler, ils exigeraient la pâtée Goudoss*, tout bien pesé, c'est un mensonge, puisqu'aucun chien n'a jamais dit quelle pâtée il préfère. Ma réputation de spécialiste des animaux s'est d'ailleurs estompée depuis le temps, mais j'obtiens plusieurs contrats très facilement dans le domaine des changes complets et des lessives.

Rares sont les rédacteurs publicitaires qui acceptent de travailler dans ce domaine, parce que c'est le plus ardu de tous. Moi, je m'y connais. Je ne dis à personne la vérité : que je fréquente une guenon qui a mis un certain temps à s'habituer aux WC et aux draps de lit, qu'à une certaine époque je lavais les draps tous les matins, et qu'en désespoir de cause j'ai essayé les Super-Pampers Girls et puis Boys...

Toujours est-il que je gagne de nouveau de l'argent de façon régulière, ce qui me permet de remplacer ma voiture blanche par une petite fourgonette bleue. J'installe à l'arrière un matelas que je recouvre d'une bache de matière plastique. J'ajoute un peu de paille, à tout hasard.

Heureusement, les cirques ne sont plus très nombreux en France. Je donne quelques coups de téléphone, je demande si un jeune chimpanzé mâle a été acheté l'année dernière ; plusieurs pistes prometteuses se présentent, il ne me reste qu'à partir sur les routes. Dans les deux premiers cirques que je visite, on me montre des petits chimpanzés qui possèdent des actes de naissance en bonne et due forme : né au zoo de N., né au cirque de Z. C'est dans le troisième cirque que je reconnais Petit Frère au premier coup d'œil : non seulement il ressemble de façon frappante à Grande Sœur, mais le même regard désespéré trouble ses yeux noirs.

Alors là, une coïncidence stupéfiante. Si j'écrivais une histoire inventée, personne ne me croirait, mais chacun sait que dans la réalité tout peut arriver : dans les coulisses, près de la ménagerie, je reconnais Poils-comme-il-faut, je veux dire Barbapoux, le barbu au tracteur vert du Jardin des Plantes ! "Tiens, l'ami des singes..." dit-il d'un air narquois. Je devine deux choses : qu'il sait parfaitement que j'ai kidnappé Grande Sœur ; que cela lui est complètement égal.

Le paradis du miel

Je dis kidnappé, mais on peut seulement kidnapper un enfant humain. Je n'ai peut-être commis aucun crime, au fait. Tout juste un délit, un tout petit délit, et peut-être même que la Loi ne mentionne pas ce délit-là. En plus, c'était pour le bien, et chacun sait que l'on a le droit de commettre un tout petit délit si c'est pour le bien. C'est sûr et certain, tous les moralistes sont d'accord là-dessus. Enfin, presque tous.

Barbapoux rit beaucoup en apprenant que le nouveau singe est le petit frère de la guenon disparue de la ménagerie. "Vous, au moins, vous avez de la suite dans les idées", dit-il. Cet homme-là est très observateur. Il a remarqué que je parlais à Grande Sœur, là-bas, au Jardin des Plantes.

– Vous avez appris leur langage ? Ça c'est fort. Moi j'ai essayé, mais je n'ai jamais réussi. J'ai même étudié avec Marina von Rumpelsticken et John Wood, à Purdue.

– Ceux qui ont écrit le dictionnaire ? Dans l'Indiana ?

– Ne me parlez pas de l'Indiana. Quel trou ! Il y avait plus de chimpanzés que d'êtres humains, dans cette université.

– Vous avez étudié longtemps ?

– Pensez-vous. J'étais à peine arrivé que Rump (c'est ainsi que nous appelions la patronne) et Wood se sont disputés. Elle lui reprochait d'aimer les singes plus qu'elle. Il est vrai qu'il passait tout son temps auprès de ses trente chimpanzés, magnétophone au côté pour enregistrer tout ce qu'ils disaient. Il prétendait que le dictionnaire était plein de fautes, qu'il fallait les corriger, que c'était plus important que leur mariage. Elle en a eu assez, et elle a divorcé.

– C'est vrai qu'il y a pas mal de fautes, dans leur dictionnaire. Pour moi c'est assez facile, parce que j'ai étudié les langues dans ma jeunesse.

– Je ne sais pas ce que vous disiez à cette pauvre guenon du Jardin des Plantes, mais je me souviens qu'elle était très contente de vos visites. Ah, bien sûr, j'ignorais qui l'avait enlevée, mais je me doutais bien que... Cela valait mieux pour elle. Dans sa cage, elle devenait folle. Le vétérinaire me disait qu'il ne pouvait rien faire pour elle, qu'il aurait fallu un psychiatre mais que les vétérinaires ne sont pas psychiatres. Il nous donnait des calmants à mettre dans sa soupe. Maintenant que j'apprends qu'elle avait perdu son petit frère, je comprends mieux. Elle hurlait tout spécialement quand elle voyait des petits garçons...

Le paradis du miel

– Pas de chance, parce que les petits garçons, au Jardin des Plantes, ça ne manque pas.

– Je l’ai dit, à la télévision, que j’étais content pour elle. Vous ne m’avez pas vu ? Ils m’ont interviewé le lendemain de l’enlèvement.

– Euh, à ce moment-là, je me cachais, en quelque sorte, et je n’avais pas de télévision.

– J’ai dit que les animaux deviennent facilement fous dans leur cage, alors le Directeur de la Ménagerie m’a renvoyé, paraît-il qu’en disant cela je gâchais le plaisir des enfants. Je gâchais aussi le chiffre d’affaires de la Ménagerie. C’est ce qui explique que je travaille maintenant dans ce cirque.

– C’est un peu de ma faute, en somme. Je suis désolé.

– Pas moi. Je suis content que vous ayez délivré la pauvre malheureuse, et puis je m’amuse plus dans ce cirque que dans la ménagerie. Ainsi, tout va bien pour moi. Figurez-vous que juste après mon départ de la Ménagerie, j’ai envisagé de vous imiter et d’emmener les loups dans quelque forêt lointaine. De tous les animaux, je crois que c’est eux qui souffraient le plus.

– A cause des sirènes de police ?

– Eh eh, vous êtes un malin !

– Oui, mais pourquoi est-ce qu’il y a tellement de police qui passe par là ?

– C’est à cause du Palais de Justice, qui n’est pas loin. Des convois amènent tous les matins les prisonniers de Fresnes qui doivent être jugés ce jour-là. Peut-être que les loups, dans leur prison, se sentent en sympathie avec les passagers des fourgons cellulaires...

Barbapoux pense que la directrice du cirque n’est pas contente du nouveau singe : on voit bien qu’il grimpe à la corde et effectue ses cabrioles à contre-cœur, de sorte que l’on n’en fera jamais une bonne bête de cirque. Il est convaincu qu’elle me le vendra pour une bouchée de pain.

Ratée, la prédiction. Ou bien le pain coûte très cher, dans ce pays. Il faut dire que la directrice n’est pas commode, d’ailleurs c’est elle qui dompte les lions et les tigres et ils ne doivent pas s’amuser tous les jours. Elle ne peut pas me céder Petit Frère en-dessous du prix qu’elle a payé, affirme-t-elle, vu qu’il faudra bien qu’elle achète un autre singe pour le remplacer. Elle demande donc une somme tellement

Le paradis du miel

extravagante que j'en ai le souffle coupé. Je ne vais quand même pas revendre la fourgonnette pour acheter Petit Frère !

Je fais semblant de noter tous les zéros sur mon petit carnet, et je dis que je vais réfléchir.

Une autre coïncidence, un hasard, ou bien peut-être pas : en ouvrant la boîte à gants de la fourgonnette, comme ça, envie d'ouvrir la boîte à gants, pas ouvert la boîte à gants depuis longtemps, tiens, c'est drôle, les trois clefs. Ce n'est pas un kidnapping, hein. Juste un tout petit délit. Pour le bien.

J'ai de la chance, parce que vers la fin de la nuit il pleut très fort. Alors on n'entend pas trop les clefs grincer dans les vieilles serrures de la roulotte et de la cage, et je crois bien qu'avec l'odeur de la paille mouillée les autres animaux ne me sentent pas venir. Petit Frère est profondément endormi. Chose curieuse et émouvante, un petit chien savant dort dans ses bras. Comment je sais que c'est un chien savant ? Je l'ai vu, pendant la représentation, compter des boules en aboyant. Je me souviens même que le clown l'appelait Arlequin.

Je les emporte tous les deux, en prenant bien soin de ne pas les réveiller.

Le cirque est installé sur le parking central de la ville. J'ai donc été obligé de garer la fourgonnette assez loin, et la directrice n'a pas pu la voir. Heureusement. Parce que moi tout seul, c'est *Signes particuliers: néant*, mais la fourgonnette bleue, évidemment, c'est une fourgonnette bleue.

Il y a bien ce curieux bonhomme, Barbapoux. Oh, lui, il va rigoler, il ne dira rien. Je le trouve vraiment très sympathique, cet homme-là. Si j'avais eu le temps, je l'aurais invité à dîner pour faire connaissance. J'espère qu'ils ne vont pas le renvoyer de nouveau à cause de moi.

Quand les deux copains se réveillent, après avoir dormi sur le confortable matelas de la fourgonnette pendant plusieurs heures, nous sommes déjà loin. J'essaie d'expliquer à Petit Frère que j'ai rencontré Grande Sœur et que je l'héberge dans ma maison. Soit qu'il n'ait jamais entendu un homme parler la langue des chimpanzés, soit que mon accent soit vraiment exécration, il ne paraît pas me comprendre.

Nous allons parcourir près de six cents kilomètres ensemble, j'ai tout mon temps. J'énonce quelques exemples bien sentis de la sagesse des anciens : "Méfie-toi de

Le paradis du miel

l'eau du lac, elle cache le crocodile” ; “Le démon-léopard ne dort jamais” ; “N’essaye pas de traverser la route quand l’éléphant arrive, car il a toujours priorité” (euh, cela sonne beaucoup mieux en langage chimpanzé...).

Je chantonne ensuite trois comptines traditionnelles que je connais : “Il pleut, il pleut, Maman, l’eau coule sur les feuilles, laisse-moi m’abriter sous ton ventre...” ; “Démon-léopard, démon-léopard, mange donc plutôt les babouins...” ; “Waah, waah, waah, cassons les noix...”. Petit Frère me comprend fort bien, depuis un moment. La preuve, c’est qu’il ne peut pas s’empêcher de chanter avec moi !

Pendant ce long voyage, il me raconte son histoire.

“Je me suis endormi dans le ventre de l’oiseau brillant, Monsieur, et je me suis réveillé près d’un drôle de chimpanzé, vêtu de tissu à la manière des anges. Mais où était donc Grande Sœur ? J’avais très peur, et je me suis mis à crier. Le singe bizarre essayait de me consoler.

– Pleure pas, petit. Tu verras, c’est pas mal, ici. Tu manges à ta faim, tu voyages dans les machines roulantes. Tout ce qu’on te demande, c’est de jouer pour amuser les anges.

– Ils vont me donner un habit ?

– Bien sûr ! Et ils t’apprendront des tas de tours que personne ne connaît dans la jungle.

– Bouhouhou... Grande Sœur... Je veux Grande Sœur !

– Chchchut, tais-toi donc. Si tu cries comme ça, ils vont venir et te battre.

– Me battre ? Les anges ? C’est impossible. Les anges, ça ne bat pas...

– Quand nous sommes sages, ils sont gentils et nous donnent toutes sortes de bonnes choses. Mais il faut être sage. Comment t’appelles-tu ?

– Petit Frère. Et toi ?

– Habit Rouge. Dans la jungle, j’avais un autre nom, mais je l’ai oublié. Depuis le temps que je porte cet habit...

“J’ai reçu un bel habit jaune, Monsieur, mais je n’étais pas heureux. Où était le paradis que Grande Sœur m’avait promis ? Du matin au soir, je pensais à la forêt : les grands arbres, les branches qui se balançaient dans le vent, le frou-frou des feuilles ; mes compagnons, mes cousins, avec lesquels j’aimais tant courir à travers les hautes herbes, près de la rivière.

Le paradis du miel

“Il est vrai que le lion (‘l’empereur-dragon’) était prisonnier dans une cage. Il ne portait pas un bel habit à boutons dorés comme moi, et je pouvais rire de lui tant que je voulais. Au bout de quelques jours, j’en avais déjà assez, de me moquer de ce pauvre lion.

“Je détestais le cirque, les galipettes stupides que je devais exécuter, le public qui riait et frappait dans ses mains. Et la dompteuse cruelle ! Même les éléphants s’agenouillent devant elle. Ce qui était le plus affreux, c’est que je n’avais aucun espoir de retrouver la liberté et la vraie vie des singes.

“Si seulement j’avais trouvé quelqu’un à qui parler. Mais cet imbécile d’Habit Rouge ne comprend même pas que l’on puisse être malheureux au cirque.

– Moi aussi, j’étais triste quand je suis arrivé, disait-il. Mais tu verras, on s’habitue. Mieux vaut en rire qu’en pleurer, hahaha! Quand je pense à ces crétins qui sont restés dans leur forêt, hahaha! Savent-ils seulement faire du vélo, comme nous, et manger avec une fourchette, et tirer la chasse d’eau?”

Je suis content d’apprendre que Petit Frère sait tirer la chasse d’eau : je n’aurai peut-être pas les mêmes embêtements avec lui qu’avec sa sœur.

Chapitre 6. Touchantes scènes de famille dans une maison de la banlieue parisienne.

Nous arrivons à l’isba en début de soirée. Irène nous accueille en souriant.

Voici Grande Sœur qui apparaît sur le perron, en se balançant comme à son habitude d’un pied sur l’autre. Petit Frère l’observe, étonné. Elle-même semble hésiter : Petit Frère a dû changer énormément en un an. Soudain, ils se mettent à hurler tous les deux, et se jettent dans les bras l’un de l’autre. Ah, cela faisait longtemps que je n’avais pas vu une scène aussi émouvante. Je remarque à travers mes larmes qu’Irène, elle aussi, essuie ses yeux embués.

Elle est très ingénieuse, Irène (je l’aime beaucoup) : elle a acheté un grand pot de miel pour fêter les retrouvailles du frère et de la sœur. Du miel garanti sans abeilles, que l’on saisit sur les rayons d’un supermarché sans risquer la moindre piqûre. Les

Le paradis du miel

deux chimpanzés goûtent timidement et esquissent une grimace de dégoût. “Qu’est-ce que c’est ?” demande Grande Sœur.

Bien entendu, nous n’avions pas du tout prévu cette réaction. “C’est du miel, lui dis-je. Du fruit-de-la-petite-bête-douleur...” Petit Frère, qui a acquis de mauvaises manières au cirque, recrache sa bouchée de miel et l’accompagne de plusieurs mots très grossiers que je ne peux pas décemment reproduire ici ; je ne les connaissais d’ailleurs pas tous.

Il est probable que le rayon que l’on arrache à la ruche d’un essaim sauvage dans la jungle, avec ses alvéoles de cire et son miel luisant et ses larves délicieuses, est bien meilleur que le prétendu “miel” du supermarché. Comme disait le vieux Houppé Grise, “C’est la piqûre qui donne son goût au miel...” (enfin, à peu près – ces traductions du chimpanzé me tuent).

C’est en général face à l’adversité que je donne toute ma mesure. Observez comment je redresse la situation en un tournemain : je découpe deux fines tartines de pain complet et je les place dans le toaster. Grande Sœur et Petit Frère sont bien étonnés de les voir bondir soudain. En voilà, un jeu amusant ! Je beurre les tartines et je les recouvre d’une bonne couche de miel. “Voici comment on mange le miel chez nous”, leur dis-je. Je ne sais pas s’ils changent d’avis à propos du miel, mais le toaster les amuse tellement qu’ils dévorent une bonne dizaine de tartines chacun.

Peu à peu, je découvre des aliments qui plaisent à mes invités. Les fruits, mais seulement quand ils sont très mûrs, presque pourris. Plus particulièrement, les figues et les mangues. La confiture. Le fromage blanc – mais pas du tout les autres fromages. La viande séchée, le poulet rôti, mais pas les hamburgers. Et puis, bien sûr, les noix décortiquées, les noisettes, les amandes, les cacahuètes, les pignons de pin, les noix de pécan, les noix du Brésil. Conformément aux légendes qui décrivaient le mythique paradis du miel, les noix y sont servies sans leur coque récalcitrante.

Et ce n’est pas tout. Un beau jour, guidés par leur instinct (ou par leur odorat), le frère et la sœur découvrent sous une planche vermoulue du parquet du rez-de-chaussée un magnifique nid de termites. Des termites bien grasses, que personne n’avait dérangées depuis des décennies, que l’on peut manger à la cuiller, sans baguette... Ah, quel régal !

Le paradis du miel

Petit Frère raconte que ce qui lui manquait le plus, au cirque, c'était le plaisir de l'épouillage, auquel on consacrait tellement de temps dans la forêt. Non seulement il était difficile d'épouiller Habit Rouge, puisqu'il portait un habit, mais les anges-feu jetaient une horrible poudre sur votre fourrure. On n'avait plus un seul pou à échanger, et le goût atroce de la poudre rendait la fourrure impossible à lécher.

Maintenant que mes deux amis sont bien installés dans l'isba, je les laisse seuls dans la journée et je vais travailler à Paris. Un soir, en rentrant, je les trouve très gais. "Nous avons préparé un bon dîner", disent-ils. Ils ont compris depuis longtemps comment fonctionne le four, et en sortent un rôti qui paraît succulent. Comme on dit dans la jungle, ventre affamé n'a pas de cerveau. J'ai déjà mangé un bon morceau quand j'en viens à me demander où ils ont trouvé cette délicieuse viande. Je les interroge. "C'est Nez-Mouillé", répondent-ils, un large sourire sur leur visage.

Arlequin, le chien savant ! Bof... De toute façon, il ne me plaisait pas trop, celui-là. En tout cas, je dois reconnaître que ce n'est pas mauvais du tout.

Je rachète un petit chien, en bois, avec des roulettes et une jolie laisse rouge. Et aussi... Ah, s'il fallait faire la liste de tout ce que j'achète pour mes deux petits, cela couvrirait des pages et des pages. C'est que d'une part je veux leur faire plaisir, et que d'autre part je me sens une âme de savant et désire observer ce qui se passe quand je leur offre une boîte de Lego ou une poupée Barbie. Ils trouvent les briques Lego jolies, mais difficiles à assembler. La poupée Barbie les étonne beaucoup : elle ressemble à un ange-feu, mais elle est minuscule et ne dit pas un mot. Une fois qu'ils se sont habitués à la miniaturisation, ils apprécient énormément les petites voitures et les petits avions.

De façon générale, j'ai l'impression qu'ils se lassent vite de tous ces jouets que j'apporte. Au contraire, ils ne se lassent pas assez vite (à mon goût) de certains objets à propos desquels on dit souvent aux enfants : "Arrête, ce n'est pas un jouet". Par exemple, ils passent des heures à courir comme des fous dans toutes les pièces de l'isba en allumant et en éteignant les lumières. J'ai mis à l'abri, dans un placard fermé par un très gros cadenas, le fer à repasser, les couteaux, et tous les autres objets dangereux.

Le paradis du miel

Petit Frère me réclame de temps en temps un “roule-tombe”. Qu’est-ce que c’est que ce truc-là ? Je comprends de mieux en mieux le langage des chimpanzés, je parle plutôt bien pour un être humain, mais il ne faut quand même pas m’en demander trop. D’ailleurs, Grande Sœur ne comprend pas ce mot, que petit Frère a sans doute appris au cirque avec Habit Rouge.

En montant au grenier de l’isba, on voit la ruelle qui longe le parc. J’y vais parfois avec Grande Sœur et Petit Frère. Nous regardons par la fenêtre, sans l’ouvrir ; je ne voudrais pas que des voisins (il faudrait qu’ils observent l’isba avec des jumelles, en vérité) aperçoivent mes pensionnaires. On voit des voitures, des camions. Plus loin, la voie ferrée et son occasionnel “roule-serpent-grand-bruit”. Et même, derrière la voie ferrée, le ruban luisant de la Seine sur lequel glissent parfois des péniches paresseuses.

“Roule-tombe, roule-tombe !” s’exclame Petit Frère. C’est un cycliste, vêtu d’une culotte moulante et portant un casque, qui pédale comme un fou sur la route. Eh oui, que je suis bête : au cirque, il avait un vélo, Petit Frère !

J’achète donc un vélo d’enfant, le plus solide possible, garanti “tout-terrain”. Petit Frère est enchanté. Ce n’est pas qu’il sache à proprement parler monter à vélo : il pédale un peu, roule quelques mètres, puis tombe en effectuant des galipettes et en hurlant de rire. Un vrai gamin !

J’aménage un tas de sable, j’installe un toboggan. Ils aiment beaucoup le jeu qui consiste à creuser l’entrée d’un tunnel chacun de son côté, jusqu’à ce que les mains se rejoignent au milieu. Et aussi, bien sûr : s’installer au volant de la fourgonnette et faire vroum-vroum avec la bouche.

Ils se couchent avec le soleil. Le lit, ça ne va pas du tout, finalement. Ils fabriquent une sorte de nid avec des coussins, des draps et des couvertures au milieu de leur chambre. Cela leur rappelle sans doute les nids de branchages et de feuilles qu’ils se confectionnaient chaque soir dans la forêt.

Le soir, quand la maison est enfin calme, et après avoir tenté de ranger leur désordre, je travaille tranquillement. Pour me distraire un peu, et aussi parce que je dois regarder les spots publicitaires par obligation professionnelle de concepteur-rédacteur, j’ai apporté mon téléviseur de Paris. Son arrivée n’a pas échappé pas à mes deux petits curieux, qui baptisent ce nouveau jouet “boîte-lumière”.

Le paradis du miel

Hélas, après s'être couchés avec le soleil, ils se lèvent avec le jour. Aussitôt, ils allument le poste. Ils adorent jouer avec les boutons de la télécommande, et en particulier monter et descendre le son. Je suis réveillé en sursaut par des prévisions météorologiques tonitruantes, ou par les conseils hurlés de Pépère le Jardinier... C'est quand je veux leur faire un grand discours, du genre "je me suis couché tard, je suis très fatigué, essayez de respecter mon sommeil, etc." que je constate qu'après tout je ne maîtrise pas leur langue si bien que cela. Ils n'ont pas du tout l'air de me comprendre.

Je suis néanmoins très content de pouvoir observer leur attitude face à l'écran. Ils aiment beaucoup voir des anges qui chantent – ou font semblant de chanter. Au début, ils ne comprennent pas du tout les dessins animés. Ils paraissent perplexes, comme lorsqu'ils ont vu pour la première fois un singe inconnu dans le miroir. Et puis, de même qu'ils ont fini par se reconnaître dans la glace, ils déchiffrent peu à peu le langage des images. Je les entends commenter l'action en se battant les flancs de plaisir : "Tombe par terre... tape sur la tête du vilain chien... renverse machine roulante..." Je suis d'ailleurs un peu inquiet de voir qu'ils essayent souvent de reproduire les chutes et les cabrioles qu'ils voient dans le poste. Je ne voudrais pas qu'ils se lancent du haut d'un arbre en voulant voler comme Super Dragon Z ou je ne sais qui.

Ils reconnaissent certains personnages : "Regarde, Petit-qui-saute... Ange-poils-jaunes (ça, c'est Dorothée)" Ils me demandent ce qu'est le tas de pièces d'or auquel Oncle Picsou semble attacher tellement d'importance, mais je suis bien incapable de le leur expliquer.

Petit Frère aime bien zapper. Ils commencent à comprendre certains mots du langage humain, sans pouvoir les répéter. Je crois bien que "Zap !" est le premier mot qu'ils reconnaissent clairement. Si je dis : "Zappe sur la deux, Petit Frère", il zappe. Dommage qu'il ne comprenne que le premier mot, et zappe au hasard.

Ils comprennent des mots simples comme "dodo", "à table" (leur expression préférée), "piano", "je reviens", et évidemment pipi et caca. Je joue du piano presque tous les jours, et je leur chante des chansons de chez nous comme "La caille et la perdrix" ou "Biquette veux-tu sortir du chou". Quand je leur traduis le texte, je remplace le gros chat, ou bien le chien et le loup, par le démon-léopard, le crocodile et l'éléphant.

Le paradis du miel

Hé hé, à propos d'éléphant, quand je voulais les habituer aux images, j'avais acheté l'histoire de Babar. Alors qu'ils adorent tous les livres de photographies où l'on voit l'Afrique et ses animaux, ils trouvent que Babar, vraiment, ça ne tient pas debout. Un singe peut à la rigueur porter des habits, mais pas un éléphant !

D'ailleurs, les habits, même pour un singe, il y a du pour et du contre. Pour les galipettes, on se sent tout entravé. En plus, on ne peut pas s'épouiller facilement. D'un autre côté, on n'applaudira jamais assez à l'invention absolument gé-ni-a-le que constitue la POCHE ! On peut y fourrer des tas de trucs intéressants : des cailloux, un hanneton mort (ou vivant), des vers de terre, des épluchures, un bout de ficelle.

Dans la publicité, il m'arrive de travailler avec des photographes. Ils ont souvent un gilet plein de poches, dans lesquelles ils fourrent des objectifs et des films. J'achète deux de ces gilets ! Du coup, Grande Sœur et Petit Frère sont vêtus d'une manière très simple : un gilet de photographe et puis c'est tout.

Je me bouche le nez quand je vide les poches de leur gilet avant de le jeter dans la machine à laver. "Ça sent Rra'h", disent-ils en riant. J'avoue que je suis incapable de traduire les nombreux mots qui désignent les odeurs. Je sens "wouss", Irène (qui vient nous rendre visite de temps en temps) sent "tr'att", les termites sentent "hiz-z". Mathématiquement, il n'y a pas de doute, le langage des chimpanzés compte moins de mots que le nôtre, mais cela ne l'empêche pas de comporter des expressions absentes des langues humaines. Par exemple, il existe une interjection spéciale pour chasser les mouches : "Pit'atch", qu'Irène et moi avons adoptée car elle est très efficace.

Trop de mots d'un côté, pas assez de l'autre. Les malentendus sont nombreux. J'ai mis longtemps à comprendre pourquoi Grande Sœur et Petit Frère se plaignent que les livres sont "caca". C'est que, sous les belles images, il y a toutes ces petites crottes noires...

En vérité, s'ils comprennent le mot humain caca, eux-mêmes emploient un mot qu'il faudrait plutôt traduire par "sale".

Petit Frère, qui est plus jeune et plus aventureux que sa sœur, a traversé une phase très désagréable, au cours de laquelle il jouait avec son "sale" dans son bain comme s'il s'agissait d'un petit canard. Encore pire, il m'a bombardé de "sale" pour me faire une farce. Je n'ai pas ri du tout.

Le paradis du miel

A table, la bavette géante, presque un drap, que je lui attache autour du cou ne suffit pas. J'accepte parfaitement qu'il mange avec les doigts, mais il veut m'imiter et utiliser fourchette et cuiller (j'ai interdit le couteau). Il n'y arrive pas bien, s'énerve, renverse et répand tout ce qui peut être gluant et collant. Ensuite, il réclame en pleurant de longues séances de nettoyage et de brossage.

Comme si cela ne suffisait pas, ils trouvent tous les deux le moyen de jouer une comédie qui me rendrait fou si je ne l'étais pas déjà. En plus, c'est de ma faute. J'ai commencé par leur montrer, pour les distraire, comment on élève une montagne de purée que les petits pois dévalent tout schuss, comment on ouvre une grande caverne noire dans laquelle s'engouffre un train de nouilles, comment une bouchée pour Adam et une cuillerée pour Irène et une pour Houppe Grise... Ils ont si bien pris goût à ces jeux qu'ils refusent de manger quand je n'exécute pas l'ensemble de mon répertoire.

Ou bien l'un d'eux déclare tout de go, un beau jour, qu'il ne veut pas de purée. "Légume-mousse sale !" J'ai passé des heures à éplucher des pommes de terre, ou disons que j'ai eu l'impression d'y passer des heures parce que je déteste ça, et voilà qu'on refuse ma bonne purée. Je me dis que ce n'est pas grave, qu'il ou elle ne va pas se laisser mourir de faim. L'ennui, c'est que l'on viendra me réveiller au milieu de la nuit pour réclamer un morceau à grignoter. J'improvise une attraction inédite : je sculpte des avions de purée qui décollent de l'assiette-aéroport. Je chante Biquette. J'essaye d'expliquer qu'il faut manger pour grandir. Je ne vais quand même pas jusqu'à parler des petits Ethiopiens qui ne trouveraient certainement pas le légume-mousse sale s'ils en avaient dans leur assiette.

Et alors, bien sûr, un avion en purée, on ne voit pas pourquoi on ne le lancerait pas en l'air pour qu'il vole vraiment. Je n'arrive pas à trouver des arguments susceptibles de convaincre mes amis que les murs et le plafond ne doivent pas servir de cible à tous les projectiles, comestibles ou non, qui leur tombent sous la main. Je me contente de laver et de lessiver et de gratter. Et moi, je ne monte pas au plafond aussi facilement qu'eux.

En vérité, c'est peut-être ridicule, mais je suis un peu jaloux quand je les vois grimper aux arbres du parc. J'essaye moi-même, presque tous les jours. J'ai repéré ici et là des branches basses qui font de bons marche-pieds et je monte le plus haut

Le paradis du miel

possible, ce qui amuse prodigieusement mes petits amis. Je me suis inscrit à un cours d'escalade et je vais une fois par semaine apprendre le b-a-ba de cette discipline auprès d'un moniteur en forêt de Fontainebleau. C'est affreusement difficile. Il faut se tenir en équilibre par le bout de la pointe du pied sur des rebords d'un millimètre, les doigts crispés sur d'imperceptibles renflements de la roche. Pendant que je cherche une prise un peu moins inconfortable, je sens que la paralysie me gagne et que mon corps récalcitrant se couvre de sueur. Heureusement je n'ai pas du tout peur, c'est toujours ça de pris. D'abord je suis encordé, et puis je ne suis qu'à un mètre du sol !

Bref, je ne deviens certes pas un champion de la varappe, mais ce que j'apprends m'est bien utile quand je reviens dans mon parc. J'ai acheté des chaussures spéciales à semelle légèrement adhésive, des pitons, des crochets, des goupilles, des cordes. Je commence à me débrouiller, quoi. Ah oui, j'utilise aussi mon échelle d'aluminium pour poser les pitons. Irène est toujours un peu étonnée quand elle arrive et me trouve plongé dans une méditation nonchalante, tout en haut d'un arbre, avec Grande Sœur et Petit Frère.

Enfin, nous nageons dans le bonheur, quoi, ou presque. C'est qu'ils réclament parfois leur maman, ces petits, puisque les anges-feu l'ont emmenée au paradis du miel, et que nous y sommes bel et bien, au paradis du miel. J'essaie de leur faire comprendre que le paradis est immense. Ces anges-feu qui ont pris leur mère pouvaient très bien venir de Californie, ou d'Australie. Leur maman se morfond peut-être dans un zoo à l'autre bout du monde...

Je me garde bien de leur dire que les anges-feu, qui sont aussi ces démons que redoutait la sagesse de Houppé Grise, emmènent parfois les chimpanzés dans des laboratoires où ils leur font subir d'horribles tortures baptisées "expériences scientifiques".

Il m'arrive de rendre visite à un client ou une agence de publicité de Lyon ou de Marseille. Je confie alors Grande Sœur et Petit Frère à Irène. Je réfléchis beaucoup, tout seul sur la route ou dans le train. Qu'est-ce que je vais faire de ma vie ? Est-ce que je ne m'occupe pas un peu trop de Grande Sœur et de Petit Frère et pas assez d'Irène ?

Le paradis du miel

En arrivant à l'isba au retour d'un voyage du côté de Dijon, épuisé par sept cents kilomètres de fourgonnette bleue, j'entends une mélodie qui me secoue jusqu'au plus profond de moi-même. C'est un air que je connais, que je n'ai pas entendu depuis très longtemps. Je me creuse la tête, et puis je me souviens : La Ronde des Petits Lutins !

Irène n'est pas seule sur le perron. A côté d'elle, jouant du violon, se tient Barbapoux, alias Poils-comme-il-faut. Le barbu du tracteur, le barbu du cirque... mon frère Michel !

– Quand le petit singe a disparu, me dit-il, la directrice du cirque a porté plainte et les gendarmes sont venus. Avec les ordinateurs qu'ils ont maintenant, ils ont tout de suite découvert que j'étais déjà au Jardin des Plantes pour le seul autre vol de singe signalé en France cette année.

– Comment ça, cette année ? Il y en a eu beaucoup l'année dernière ?

– Si tu veux tout savoir, il y a eu deux vols de chimpanzés depuis l'an mille, et j'étais là les deux fois. Ils m'ont emmené et m'ont longuement interrogé. En vérifiant mon identité, ils ont découvert que l'on me recherchait depuis vingt-cinq ans, parce que Papa m'avait kidnappé. Moi, je ne le savais pas. Il m'a toujours dit qu'il s'était mis d'accord avec Maman pour m'emmener en Amérique. Du coup, les gendarmes m'ont envoyé à la préfecture de police de Paris pour régulariser ma situation. Tiens, tu as le bonjour de Monsieur Le Garrec.

– Qui ça ?

– Un rouquin avec une grosse moustache. Le Service des personnes recherchées.

– Ah, le moustachu, bien sûr.

– Il m'a indiqué le nom de jeune fille de Maman, mais hélas j'ai appris qu'elle est morte.

– Eh oui, il y a quinze ans. Je crois qu'elle aurait bien voulu te revoir, mais elle n'en parlait jamais.

– Papa est mort aussi, il y a cinq ans. C'est là que j'ai décidé de rentrer en France. En arrivant, j'ai montré mon passeport américain, donc ils n'ont pas fait le lien avec l'enfant kidnappé. Ou bien ils n'avaient pas encore des ordinateurs aussi performants qu'aujourd'hui. Bon, ensuite Monsieur Le Garrec m'a donné ton adresse près du Jardin des Plantes. J'ai d'ailleurs habité juste à côté quand je suis revenu des Etats-Unis. J'ai étudié la zoologie en Californie, avant mon bref passage

Le paradis du miel

dans l'Indiana, et j'ai trouvé du travail à la ménagerie. Tu te souviens de Joséphine la tortue ?

– Evidemment.

– Ta concierge m'a dit que tu étais à la campagne. Au début, elle ne voulait pas me donner l'adresse de l'isba. Je lui ai fait un peu de charme. Elle était bien forcée de me croire quand je lui ai dit que j'étais ton frère, parce que je te ressemble beaucoup, apparemment.

– Il faudrait que tu te rases la barbe...

– ... Et le sommet du crâne !

[Je ne suis quand même pas si chauve que cela. Michel a toujours eu beaucoup d'humour.]

– Je suis donc venu ici. En retrouvant mes amis Grande Sœur et Petit Frère, j'ai compris qui était le voleur de singes. J'ai fait la connaissance d'Irène... Ma future belle-sœur, si j'ai bien compris.

– C'est possible. Je te prendrai comme témoin !

Il est un fait que Grande Sœur et Petit Frère connaissaient tous les deux Michel, qu'ils s'obstinent à nommer Poils-comme-il faut. Quand ils ont appris que nous étions frères, ils n'ont pas dit : "Quelle nouvelle incroyable !", parce que dans ce monde étonnant tout leur paraît possible. Moi, évidemment, je suis tout retourné. J'avais bien senti, sur la route, que ma vie allait changer.

Fort de son expérience de zoologue, Michel me dit que nos deux petits ne pourront jamais vraiment s'habituer au monde clos du parc et de l'isba. Pour l'instant, ils découvrent des trucs et s'amusent, mais au bout de quelques mois ils vont devenir fous.

– Tu as raison, il faudrait que je les sorte un peu. Je me demande si je pourrais visiter Disneyland Paris avec eux.

– En les faisant passer pour des enfants ? Ce serait risqué, à mon avis. De toute façon, même si tu arrives à les distraire pendant quelques mois, ils finiront forcément par avoir besoin de retrouver leur terre natale.

Le paradis du miel

– Tu crois ? Mais ils aiment tellement la télévision et le Lego et les boîtes de petits pois... Il leur reste encore des milliards de trucs à découvrir dans ce monde-ci !

– Toi, quand tu vas à Marseille, tu pourrais choisir d’y passer un an ou deux pour explorer tous les recoins de la ville. Là-bas aussi, il y a des milliards de trucs à découvrir. Tu préfères quand même rentrer à la maison.

– Attends, je devine quelque chose... Tu as toi-même ressenti l’envie de revoir ta terre natale.

– Bien sûr. Au début, j’étais très content. Traverser l’Atlantique en bateau ! Voir des gratte-ciel, des voitures de dix mètres de long, des cowboys et des Indiens ! Seulement, j’ai constaté que les gratte-ciel me rendaient malade. Je me tordais le cou pour regarder leur façade, et ça me donnait le vertige. Je suis resté très longtemps en Amérique, et pourtant je rêvais toujours de la France. En fin de compte, je ne sais pas trop où est mon chez moi.

Michel parle avec un soupçon d’accent américain, à peine perceptible, que je n’avais pas remarqué les deux premières fois.

Je pense que mon frère a raison. Ils seront plus heureux dans leur tribu. Et moi aussi, je serai peut-être heureux, parce que... Irène... euh... enfin, ce sera plus facile. Nous décidons donc d’emmener les deux chimpanzés en Afrique. Michel a étudié le dossier de Grande Sœur au Jardin des Plantes et sait qu’elle vient de la rive Est du lac Tanganyka.

J’ai trouvé un petit générateur solaire très bien fait. Ainsi, Grande Sœur et Petit Frère pourront recharger les piles de leur walkman au sommet des arbres.

Chapitre 7. Au pays des chimpanzés.

Moi, je suis presque devenu riche ces derniers temps. D’abord j’ai bien travaillé dans la publicité, et puis j’ai vendu une partie du bric-à-brac qui se trouvait dans l’isba. Je vais avec Michel à Saint-Nazaire et nous achetons un bateau nommé *La Tortue Noire*. N’allez pas imaginer un yacht, ou l’un de ces catamarans monstrueux sur lesquels des fous traversent l’Atlantique en solitaires. Non, un gentil petit voilier

Le paradis du miel

d'occasion avec une coque en bois à l'ancienne (peinte en noir, évidemment), un grand mat et un mat d'artimon, une cabine à quatre places et une cuisine minuscule mais bien agencée.

J'ai fait un stage dans une école de voile quand j'étais étudiant, rien de bien extraordinaire ; je sais à peu près reconnaître d'où vient le vent, à condition que l'on ait noué sur les haubans des fils de soie qui flottent dans la brise. Heureusement, Michel, lui, a beaucoup navigué en Californie. D'ailleurs c'est simple, il ressemble au Capitaine Haddock comme deux gouttes d'eau de mer.

Nous achetons de la viande séchée, du fromage de Hollande, des légumes lyophilisés, des conserves, des fruits secs, des biscuits, de l'eau minérale, des vitamines, de la crème solaire. Tout ce qu'il faut, quoi.

Les premiers jours, en vérité, seul Michel consomme nos provisions, car Grande Sœur, Petit Frère et moi n'avons pas faim du tout. Ah non, pas du tout, au contraire. Quand je tiens la barre, à la rigueur, ça va, mais je ne peux pas la tenir vingt-quatre heures sur vingt-quatre. En tout cas, je ne barre jamais la nuit parce que je ne me sens pas assez bon navigateur. Il faut se repérer sur les étoiles et regarder la boussole avec une lampe de poche, j'aime mieux faire confiance à Michel.

De toute façon, nous ne possédons pas des radars qui se repèrent sur les satellites et des ordinateurs spéciaux comme ces fous avec leurs catamarans sponsorisés. Nous suivons sagement les côtes. Disons que c'est le cabotage à la Vasco de Gama plutôt que la navigation au grand large de Christophe Colomb. Michel me raconte ses voyages en bateau entre les îles du Pacifique. Oh, il ne s'est pas embêté, celui-là.

Grande Sœur et Petit Frère adorent tenir l'écoute du foc, mais il n'est pas question, malgré leur désir, de leur confier la barre. Nous n'avons pas de mal à les convaincre qu'ils ne doivent pas se promener sur le pont sans harnais de sécurité, car la mer ne leur inspire guère confiance. Mettez-vous à leur place, ils ne l'ont jamais vue, la mer ! Nous leur permettons quand même de grimper au grand mat deux ou trois fois par jour – ils ont besoin de cet exercice, sinon ils deviennent nerveux.

Au large du Maroc, il commence à faire assez chaud pour que nous couchions sur le pont. Loin des lumières des villes, le ciel paraît plus noir et plus profond, plein de myriades d'étoiles nouvelles. Grande Sœur est bien déçue quand je lui répète une

Le paradis du miel

fois de plus (elle me posait souvent la question à l'isba) que les anges-feu n'ont pas allumé ces petits lampes à la lumière vacillante. Euh, moi je n'observe pas tellement le ciel nocturne, à Paris, et je suis bien étonné quand elle me montre une étoile qui se déplace lentement dans le firmament. Michel est de mon avis : c'est sans doute un satellite artificiel, peut-être une navette spatiale. Bon, je suis bien obligé d'avouer que ce lampion-là, c'est nous qui l'avons allumé. Grande Sœur n'y comprend plus rien du tout.

Arrivés à Kinshasa, nous confions la Tortue Noire à une société de gardiennage maritime qui nous paraît assez sérieuse – de toute façon, nous n'avons pas tellement le choix. Ensuite, nous nous embarquons tous les quatre sur une espèce de bateau-mouche qui remonte le fleuve Zaïre jusqu'à Kisangani, et puis nous louons une vieille Land Rover avec chauffeur pour franchir les quelques centaines de kilomètres de brousse qui nous séparent du lac Tanganyka. Il ne reste plus qu'à traverser le lac avec des pêcheurs.

Pendant tout ce périple, c'est-à-dire à partir du moment où nous débarquons à Kinshasa, nous suscitons la curiosité et je dirais même l'admiration des foules. D'abord, en Afrique, les chimpanzés ne courent pas les rues. Ils restent prudemment dans les forêts, car ils savent bien que les êtres humains sont dangereux. La méfiance est réciproque : les Africains ont peur des grands singes, vu que rien ne prouve qu'ils ne possèdent pas des pouvoirs magiques et maléfiques. Et ensuite, non contents de nous promener avec des chimpanzés portant des gilets de photographe, nous leur parlons ! Oui, Michel a commencé à s'y mettre pendant la traversée. Nous échangeons même des paroles en chimpanzé tous les deux, histoire de nous exercer, alors forcément nous étonnons.

Près de trois mois après notre départ de Saint-Nazaire, nous débarquons enfin sur la rive est du Lac Tanganyka – au sud du Burundi, juste avant la frontière de la Tanzanie, à proximité de la ville de Nyanza-Lac. Nous avons demandé aux pêcheurs de nous déposer au fond d'une petite crique avec tout notre matériel. C'est que j'ai emporté mes cordes d'escalade et mes crochets, et des hamacs, et des machettes pour ouvrir un passage dans la forêt, et des parapluies, et l'armoire à pharmacie.

Le paradis du miel

Comme nous étions déjà très chargés, nous avons laissé les fromages de Hollande et le reste dans le ventre de la Tortue Noire. Nous avons mangé ce que nous trouvions dans les villages : des viandes et des légumes très épicés, qui étaient peut-être du cochon sauvage et du manioc ou bien autre chose. Ensuite, nous avons acheté du poisson séché aux pêcheurs. J'aurais mieux fait d'emporter l'Edam et la Mimolette, parce que depuis quelques jours j'ai mal au ventre.

Michel a l'air de bien savoir où nous devons aller. Nous partons vers l'est sous une pluie battante, et s'il ne portait pas un grand parapluie rouge je crois que je le perdrais de vue tout de suite. C'est curieux : bien qu'ils soient tout de même habiles, Grande Sœur et Petit Frère n'arrivent pas du tout à tenir un parapluie comme il faut. Ils sont trempés au bout de quelques minutes, et ne croyez pas qu'ils aiment cela plus que nous. J'aurais dû prévoir des K-ways, mais c'est ma première randonnée dans la jungle avec des chimpanzés, je reconnais que j'ai encore des progrès à faire.

Ils sont quand même très contents, nos deux petits. Regardez-les : ils poussent des cris de joie. "Petit-rouge, petit-rouge !" Ils montent dans un arbre et en rapportent des fruits qui ressemblent à des abricots tout rouges. Pendant qu'ils se régalent, Michel et moi faisons la grimace – ces trucs-là sont affreusement amers.

– Cela me rappelle un peu des sortes d'airelles que l'on mange en Amérique. Justement, à Purdue, ils donnaient cela aux chimpanzés. Il faudrait les cuire avec beaucoup de sucre, à mon avis.

– Tu te souviens de la soupe aux cerises de Maman ?

– Mais non. Tu es sûr ? De la soupe aux cerises ?

– C'était peut-être une spécialité polonaise. Elle ajoutait de la crème fraîche, il y avait toujours de la crème fraîche dans les recettes polonaises. Tu te souviens quand même des croquettes de pomme de terre à la crème fraîche ?

– Euh, enfin... Tu sais, j'ai à peu près oublié toute mon enfance en France. C'est même très curieux : souvent, en me réveillant le matin, je savais que j'avais rêvé une fois de plus de mon enfance, mais je n'arrivais pas à me souvenir de mon rêve.

– Tu veux dire que tes souvenirs les plus anciens remontent seulement à l'âge de dix ans ?

– C'est triste, hein ? J'ai oublié Maman. La seule chose qui me reste, c'est la Rondes des Petits Lutins.

Le paradis du miel

– Moi, j’avais une photo de Maman qui aurait pu réveiller ta mémoire, mais on me l’a volée. C’est là que j’ai rencontré l’homme aux moustaches.

– Monsieur Le Garrec ?

– Ah je vous tiens mon gaillard ! Disparu depuis vingt-cinq ans !

Vu que Michel a oublié son enfance, nous n’avons aucun souvenir commun. Savoir que c’est mon frère me suffit, pourtant : depuis que je l’ai retrouvé, je ne me sens plus orphelin.

Ouh, cette marche est pénible. Nous portons chacun un énorme sac à dos. Ce qui serait chic, c’est que Grande Sœur et Petit Frère nous aident, mais le sac à dos c’est encore pire que le parapluie. Ils sont vraiment incapables d’en porter un, malgré leur force herculéenne (comparée à la nôtre). Regardez une photo de chimpanzé : ils n’ont pas d’épaules ! Ça, je le dirai dès que possible aux gens du Vieux Campeur qui nous ont vendu les sacs : vous devriez inventer le sac à dos pour chimpanzés.

Je finis par jeter les cordes et les crochets pour alléger notre charge. C’était inutile, ces machins-là, puisque de bonnes lianes bien solides pendent de tous côtés. Il faut juste penser à mettre des gants pour grimper, vu que souvent les lianes piquent comme des orties.

Même avec des sacs moins lourds, nous nous enfonçons dans le sol rendu spongieux par la pluie. Par moments, nous avons de l’eau jusqu’aux mollets, alors forcément, aïe, ouille... les sangsues ! Je déteste ces mini-vampires qui se gorgent de mon sang. Inutile de leur montrer un crucifix, le seul truc à peu près efficace, c’est de les saler comme des frites. Grande Sœur et Petit Frère ne comprennent pas pourquoi nous ne mangeons pas les sangsues une fois que nous les avons salées.

– Bof, nous n’avons pas très faim, mais vous deux, si vous voulez...

Pas besoin de le leur dire deux fois ; ils se régalent !

Je ne sais pas si c’est leur fourrure, ou l’épaisseur de leur peau, mais les sangsues les laissent tranquilles bien qu’ils marchent pieds nus. Pareil pour les moustiques. En vérité, dès que je suis dans un coin à moustiques, ces insectes stupides foncent tous sur moi. Je me souviens très bien que déjà quand nous étions enfants ils épargnaient Michel quand je me trouvais près de lui. J’ai aussi été piqué par une espèce de sale mouche et mon bras gauche a gonflé comme une baudruche. Michel affirme qu’il n’y a pas de mouche tsé-tsé dans cette région, j’espère qu’il ne dit pas

Le paradis du miel

n'importe quoi pour me rassurer. Je me souviens qu'il n'était jamais malade. Il y a des gens qui ont de la chance. Moi, j'étais allergique, c'est ce qui explique que mon bras peut enfler horriblement quand une bestiole lui injecte son venin.

Si je voulais écrire un texte vraiment réaliste, il me faudrait plusieurs pages pour énumérer les plaies et bosses qui ont peu à peu recouvert mon pauvre corps pendant cette marche infernale. Je vous épargne le récit de ce supplice et je passe directement au jour où nous avons enfin atteint la région où vit la tribu de Grande Sœur et Petit Frère—une semaine après avoir quitté le lac Tanganyka.

Moi, je trouve que ce coin de forêt vierge ressemble à tous ceux que nous avons déjà traversés. Nos deux amis, eux, reconnaissent le quartier de leur enfance aussi facilement que je reconnaîtrais le Jardin des Plantes. Ils se mettent à pousser de grands cris pour avertir la tribu de leur arrivée. Une voix beaucoup plus puissante que la leur, qui me paraît à la fois digne et autoritaire, leur répond.

– Grande Sœur ? Petit Frère ? Est-ce bien vous ? Vous revenez avec des anges-feu ?

– Houppe Grise ! Houppe Grise ! C'est nous ! Pardonne-nous, Houppe Grise ! Nous avons tort, tu avais raison, et nous avons beaucoup souffert au Paradis du Miel... Mais ces anges-feu ne nous veulent pas de mal. Ils nous ont ramenés jusqu'ici en franchissant une grande eau sur un canard de bois !

Nous conseillons à nos deux protégés de partir devant, afin d'expliquer la situation à Houppe Grise et au reste de la tribu. Nous entendons des éclats de voix, mais je serais bien incapable de dire s'ils viennent de près ou de loin, et même du nord ou du sud.

Quelques heures plus tard, les voix se rapprochent brusquement, accompagnées par une symphonie de froissement de feuillages. Grande Sœur et Petit Frère, entourées par une ribambelle d'enfants et d'adolescents chimpanzés de leur âge, nous invitent à les suivre. Certains, moins timides que les autres, ne peuvent pas s'empêcher de toucher nos habits et de nous bousculer un peu, pour voir, de sorte que je ne me sens pas complètement rassuré. Nous apercevons enfin un groupe d'une vingtaine de chimpanzés dans une espèce de petite trouée qui ne mérite même pas le nom de clairière. Nous reconnaissons Houppe Grise à sa haute stature, avant même de remarquer les touffes de poils gris qui ornent le sommet de son crâne.

Le paradis du miel

Ce vieux singe-là n'est pas né de la dernière pluie, cela se voit tout de suite, mais quand je lui dis "Bonjour Houppe Grise", il sursaute comme tous ses compagnons. Grande Sœur et Petit Frère ont oublié de les prévenir que nous parlons chimpanzé, alors vous pensez bien que ça leur en bouche un coin. Heureusement, la gêne qui perturbe les premiers instants se dissipe vite, de sorte que la tribu nous adopte comme si nous étions des cousins venus de l'étranger.

Je ne peux pas m'empêcher de remarquer que le retour de Grande Sœur et de Petit Frère, paradant fièrement dans leurs gilets de photographe, ressemble à celui de Babar, en compagnie de Céleste et d'Arthur, au pays des éléphants. Sauf que les aventures de Babar sont inventées, tandis que moi je raconte une histoire vraie. Il revenait dans sa forêt au volant d'une belle voiture rouge et moi je peux vous dire qu'aucune voiture rouge ne pourrait arriver ici vu qu'il n'y a pas de route et même pas de chemin. Pourtant, le pays des éléphants et des rhinocéros, nous y sommes—plus ou moins.

Le vieux roi des éléphants succombait après avoir mangé des champignons empoisonnés, et les éléphants nommaient Babar roi parce qu'il avait appris tant de choses à la ville. Je me demande si ce que Grande Sœur et Petit Frère ont appris va leur servir. Le roule-tombe, les montagnes de purée, les dessins animés à la télévision...

En tout cas, ce n'est pas le roi des singes qui a mangé des champignons empoisonnés, c'est moi. Mon mal de ventre n'a fait qu'empirer ces derniers jours. Si j'écris que je souffre d'une terrible crise de dysenterie, les personnes qui ne connaissent pas la médecine ne comprendront pas ce que je veux dire, donc j'avoue tout crûment que je suis atteint d'une diarrhée tropicale qui me force à aller m'accroupir dans la forêt toutes les cinq minutes. Et ça, c'est parce que je me soigne avec les médicaments de notre pharmacie portative, sinon ce serait toutes les deux minutes.

Grande Sœur et Petit Frère s'inquiètent un peu pour moi. Houppe Grise les rassure : ces symptômes sont connus et se soignent très bien.

– Les anciens disaient que pour arrêter le sale qui coule comme de l'eau, il faut manger la terre du barrage des rats qui nagent.

Ces rats qui nagent sont des espèces de castors africains. Houppe Grise nous conduit au bord d'une petite rivière boueuse et nous montre un amoncellement de

Le paradis du miel

branches moussues, de lichen et de terre déposé là par les rats. Il ordonne à un petit singe de me rapporter un peu de terre. Je mange trois cuillerées (environ) de ce médicament inédit. Michel y goûte aussi, par curiosité. Le goût n'est pas exactement celui que l'on attendrait d'une motte de terre, et il y a fort à parier – me dit Michel en ricanant – que c'est la bave de rat qui donne au barrage sa solidité.

Ah, mais il ne ricane plus, mon petit frère, quand je me réveille le lendemain matin totalement guéri. Pas si mal, la bave de rat ! Du coup, il remplit une petite boîte de plastique de ce remède miracle pour le rapporter à l'Institut Pasteur.

Moi, j'aurais tendance à penser que notre mission est achevée et que nous pourrions rentrer, puisque nous avons ramené nos deux orphelins chez eux. Pour tout dire, j'aimerais bien revoir Irène.

Michel veut absolument rester encore une ou deux semaines, peut-être même plus, afin de noter les secrets des anciens. Guérir la dysenterie tropicale, ce n'est pas rien : des millions de bébés en meurent chaque année dans le monde.

– Si tu pouvais attraper un bon rhume, dit-il, on verrait ce que te conseille ce vieux singe sorcier. Tu t'imagines, un remède contre le rhume ? On vendrait le brevet à un laboratoire et on deviendrait milliardaires.

– C'est une bonne idée, mais tu n'as qu'à l'attraper toi-même, le rhume. Si tu veux vraiment devenir riche, demande à Houppe Grise comment faire repousser mes cheveux !

Vous pensez peut-être que nous pourrions demander à Houppe Grise comment il guérit le rhume sans avoir besoin de l'attraper. Justement, c'est impossible. On ne peut pas discuter de choses abstraites, absentes, même avec un chimpanzé aussi avisé que Houppe Grise. Les idées ne lui viennent que face à une situation concrète. Bref, comme nous ne tombons pas malades (Dieu soit loué !), nous ne découvrons pas d'autre remède-miracle. Cela ne nous empêche pas d'observer les chimpanzés et d'apprendre des tas de trucs.

Cette forêt me rappelle le Jardin des Plantes.

– Dis donc, Michel, tu te souviens que Maman nous emmenait au Jardin des Plantes ?

– Mais non, je t'ai déjà dit que je ne me souviens de rien.

Le paradis du miel

– Elle s’asseyait et bavardait avec ses amies en tricotant.

– Maman tricotait ?

– Ben oui, en ce temps-là on n’achetait pas de pull-overs dans les magasins : toutes les mamans tricotaient. Si je te parle de ça, c’est que je trouve que les dames chimpanzées assises sur la branche là-bas me rappellent Maman et ses copines.

– Sauf qu’elles ne tricotent pas... D’ailleurs, même si elles savaient tricoter, les enfants chimpanzés n’ont pas besoin de tricots.

– J’aurais drôlement chaud, moi, avec cette fourrure. Même sans fourrure, j’ai drôlement chaud.

Nous entendons très bien ce que disent les dames perchées. Grande Sœur, qui était tenue à l’écart avant de partir à l’étranger, est devenue la star du groupe depuis son retour.

– Là-bas, dit-elle, les fruits ne poussent pas dans les arbres, mais dans des boîtes à manger. Ils ont des boîtes qui roulent et des boîtes qui glissent sur l’eau et ils habitent dans des grandes boîtes. Ils dorment en haut de la boîte à habiter, mais pour grimper ils ne font pas comme nous : ils s’enferment dans une petite boîte qui monte toute seule à l’intérieur de la grande. La boîte la plus extraordinaire, quand même, c’est la boîte-lumière.

– La boîte-lumière ?

Elles ont déjà entendu cette histoire dix fois, mais elles ne s’en lassent pas. Les bébés accrochés sous leur ventre tendent aussi leurs petites oreilles.

– Oui, la boîte-lumière est pleine d’anges-feu tout petits qui parlent et qui montent dans des boîtes roulantes. Quand on essaye de toucher un de ces petits anges-feu, on ne touche que la boîte-lumière !

Michel, qui a étudié les animaux, me fait remarquer que les demoiselles restent assises bien sagement auprès de leurs mères dans les arbres. Les garçons, au contraire, s’agitent et se poursuivent et se défient et ne tiennent pas en place. Ils passent la moitié de la journée à des espèces de confrontations que je trouve parfaitement ridicules.

– Eh, rhwaö (ce qui peut se traduire par “mec”), pousse-toi de là, c’est ma place.

– C’est à moi que tu parles, face de babouin ?

– Attends, eh, lui ! Tu me traites de face de babouin ? Fais gaffe, hein !

Le paradis du miel

– Ouais, et d’abord je te traite de ce que je veux. T’es pas content, peut-être ?

– Répète un peu, pour voir ! Chiche que t’oses pas le répéter !

Je vous jure que ça peut durer une heure sans interruption. Ils se menacent et se bousculent, et je trouve parfois leurs cris très effrayants, mais je n’ai pas l’impression qu’ils se fassent très mal. Ou plutôt, disons que ça se discute. Michel est convaincu qu’ils prennent bien garde de ne pas se faire mal, tandis que moi, je prétends qu’ils s’assommèrent très volontiers à coups de poing s’ils étaient moins maladroits.

En tout cas, les adultes ne perdent pas leur temps à ces jeux stupides. Quand un jeune trop turbulent dérange Houppé Grise, le vieux chef émet une ébauche de grognement qui calme les esprits instantanément. Moi-même, je ne devrais pas me sentir concerné, mais ce petit grognement-là me donne la tremblote.

Michel nage dans le bonheur, je le vois bien. Non seulement il observe les singes tant qu’il veut, mais en plus il vit comme un singe. Déjà, quand il était petit, il aimait beaucoup quand Papa emmenait toute la famille camper, tandis que Maman et moi, nous étions plus réticents. Par exemple, je dors très mal dans mon hamac. Moi, à Paris, je dors sur le ventre. C’est comme ça, j’ai toujours dormi sur le ventre, et il n’y a pas de loi qui l’interdise. Eh bien, essayez donc de dormir sur le ventre dans un hamac ! Et puis il pleut tout le temps, dans ce pays, même la nuit. J’ai fixé une sorte de bâche en nylon au-dessus de mon hamac, mais ça dégouline quand même pas mal. Nos vêtements sont humides et ne sèchent jamais. Quand je dis nos vêtements, je veux dire ceux qui nous restent, parce que nous avons presque tout donné aux jeunes chimpanzés qui étaient jaloux des gilets de Grande Sœur et de Petit Frère. Ça fera toujours cela de moins à porter sur notre dos quand nous repartirons.

Les chimpanzés ne se lavent pas, mais comme ils se laissent doucher par la pluie, j’imagine qu’ils sont à peu près propres. Evidemment, ils trouvent absurde que nous évitions de nous laisser mouiller par la pluie pour aller ensuite nous baigner dans la rivière.

Quand l’un de nous deux se baigne, l’autre doit rester sur la rive pour surveiller les vêtements, sinon on nous les volerait tout de suite. C’est vrai qu’ils ne sèchent pas, nos vêtements, qu’ils nous collent à la peau, mais on ne pourrait certainement

Le paradis du miel

pas marcher sans chaussures et sans pantalon dans les herbes coupantes et les ronces, sans parler des scolopendres venimeux et tout ça.

Euh oui, celui qui reste sur la rive, il surveille aussi la rivière, prêt à intervenir avec son bâton-bruit si un crocodile avait la mauvaise idée de se montrer. C'est Michel qui a acheté un fusil spécial pour la chasse aux fauves à Paris. Vous pensez, un Américain, il s'y connaît en armes. Moi, à vrai dire, si un crocodile attaquait mon frère quand il se baigne, je ne suis pas du tout sûr que je lui logerais une balle entre les deux yeux bien comme il faut. Qu'est-ce que je raconte, entre les deux yeux ? On ne perce pas la peau d'un crocodile si facilement. Il faut attendre qu'il ouvre un large bec et tirer dans sa gueule béante... Bon, je peux garantir que je ferais Pan avec mon bâton-bruit et j'espère qu'il aurait très peur et s'enfuirait en pleurant.

Michel a tué un phacochère d'un coup d'un seul avec son beau fusil. Quel as ! Nous avons fait un feu – et ça c'était un véritable exploit, vu qu'avec ce qui tombe comme pluie il est presque impossible de trouver du bois sec – et nous avons invité toute la tribu à dîner. Le feu les effraye un peu, mais ils ont un bon coup de fourchette, si je peux me permettre cette expression audacieuse. Ils ne mangent pas la viande toute seule, mais avec des feuilles, et ils mâchent pendant des heures. Michel me dit qu'en anglais, il y a un proverbe qui dit : “À Rome, fais ce que font les Romains.” Nous avons donc essayé la viande avec les feuilles. C'est très moyen, à mon avis.

Dans l'ensemble, Michel trouve que la nourriture est bonne, mais ça aussi c'est parce qu'il est américain. Il passe son temps à goûter des trucs que lui montrent les singes. Des feuilles de toutes sortes, des racines, des graines. Je reconnais que certains fruits qui ressemblent à des figues ne sont pas mauvais. Je mange aussi des œufs d'oiseaux et une résine que l'on trouve en arrachant une certaine écorce. Le miel plein de larves, ça non. Ce qu'ils ont de meilleur, ça vous paraîtra peut-être bizarre, c'est une grosse fleur blanche. Succulente, ah vraiment.

Michel est capable de passer des heures à épouiller ses nouveaux amis en bavardant, mais il ne va pas jusqu'à croquer les poux, comme eux. Il a quand même essayé les termites.

– Vous, les Français, vous mangez bien des escargots, dit-il.

Le paradis du miel

– Cuits, avec de l’ail et du persil, et après les avoir mis trois jours à dégorger. Vous les Américains, vous ne comprenez rien à la cuisine. J’ai lu que le président Nixon mangeait du fromage blanc avec du ketchup au petit déjeuner. Pouah ! Remarque, si tu trouves du ketchup, je goûte les termites !

A propos de termites, nous apprenons à les pêcher en enfonçant une brindille dans la termitière. Nous sommes beaucoup plus doués que Grande Sœur et Petit Frère, qui n’y arrivent toujours pas, mais si nous organisons un championnat certains chimpanzés nous battraient à plate couture. Moi, je suis devenu philosophe, ça ne me gêne pas de ne pas être le meilleur, mais Michel s’exerce tous les jours pour améliorer son score. Il voudrait succéder à Houppé Grise comme chef de la tribu que cela ne m’étonnerait pas.

– Regarde comme c’est formidable, me dit-il. La vraie liberté ! Pas de patron, pas de percepteur, pas de professeur, pas de policiers, pas de prison, pas de psychiatres !

– C’est curieux, dis donc, tu as quelque chose contre la lettre P ? Moi c’est le contraire. Je regrette Paris, le pain, les pâtes, les pommes de terre et les pommes !

En fait, je supporte de plus en plus mal l’air tiède, lourd et poisseux qui nous enveloppe, avec son éternelle odeur de moisi. Je rêve de l’air frais et léger de Chamonix... Je n’ai rien contre la couleur verte, a priori, mais trop c’est trop. Les chimpanzés, je les aime bien (surtout Grande Sœur et Petit Frère, qui rayonnent de bonheur depuis qu’ils ont retrouvé les leurs), mais je les trouve un peu collants, comme l’air. On ne peut pas se raser ou se brosser les dents sans que toute la tribu vienne assister au spectacle. En plus, Grande Sœur et Petit Frère leur ont dit que le dentifrice était délicieux – dans l’isba, ils en ont avalé plusieurs tubes comme si c’était du lait concentré avant que je leur interdise de se brosser les dents – et je dois donc conserver le tube avec mes autres objets précieux dans un sac que je garde en permanence accroché à ma ceinture. Le pire, c’est que je ne peux pas m’isoler pour aller aux toilettes. Je m’éloigne dans la forêt, je crois que je suis seul, mais j’entends toujours le froissement de feuilles qui signifie que l’on m’observe du haut d’un arbre.

La forêt me fait peur. Je ne parle pas des phacochères et des autres habitants. Non, ce qui est vraiment effrayant, c’est que de temps en temps le froissement de feuilles n’annonce pas la présence d’un singe dans l’arbre mais la chute d’une branche pourrie. Ces branches sont souvent gigantesques, et parfois c’est un arbre

Le paradis du miel

entier qui s'abat. Comme si le bruit de la chute ne suffisait pas, les chimpanzés l'accompagnent de hurlements assourdissants. On dirait qu'ils protestent, comme les loups du Jardin des Plantes au passage du fourgon cellulaire.

Michel se souvient des loups et des voitures de police et de Joséphine la tortue. L'envie de rentrer finit par lui venir. Nous décidons d'organiser une grande fête d'adieu. Nos amis nous ont montré un coin de la rivière qui sert de buvette nocturne à de grands animaux. Nous y allons en nous éclairant avec notre lampe de poche. Encore un objet que nous n'avons pas intérêt à laisser traîner n'importe où si nous ne voulons pas qu'il disparaisse mystérieusement. Nous avons réussi à recharger les piles avec le petit générateur solaire, qui fonctionne très bien, un jour où le soleil a percé les nuages pendant quelques heures.

Michel abat une espèce d'antilope. "Allez la chercher, je vous couvre", dit-il aux chimpanzés qui nous accompagnent. Il se croit dans un western, ma parole. C'est risqué, forcément, parce que les lions connaissent aussi la buvette. Comme je suis sûr que Michel atteindrait son lion de nuit à vingt mètres, je pars devant et les chimpanzés me suivent. Nous nous offrons des petits coups de frayeur à bon compte, parce que le premier coup de feu a certainement suffi pour faire détalier tous les animaux à l'autre bout de l'Afrique.

Donc, le lendemain soir, feu de camp et antilope rôtie.

Si vous avez déjà passé une veillée autour d'un feu de camp, vous savez bien que ça ne vaut rien sans un peu de musique. Seulement, comme nous étions très chargés, Michel a laissé son violon dans le bateau – ben oui, il jouait des romances au clair de lune entre les Canaries et le Sahara, c'était très sympathique. Nous décidons de remplacer le crin-crin par nos belles voix et nous chantons Frère Jacques en canon. Les chimpanzés sont éberlués par ce stupéfiant exemple de musique d'avant-garde – à part Grande Sœur et Petit Frère, bien sûr, qui prennent un air blasé.

Nous proposons aux chimpanzés de chanter "Waah, waah, waah, cassons les noix..." avec nous. Ils ne peuvent pas du tout chanter en chœur, les pauvres, par manque de discipline. Ils ne sont pas très artistes, dans l'ensemble, et Michel reconnaît que s'il s'installait chez eux, la lecture, la peinture et la musique finiraient par lui manquer.

Le paradis du miel

Bien que n'ayant rien bu de plus fort qu'un peu de lait de coco, nous nous sentons très gais et nous les invitons à danser. Nous repassons au répertoire humain et chantons "Dansons la capucine, y'a plus de pain chez nous... Y'en a chez la voisine, mais ce n'est pas pour nous... You !" Tout le monde se tient par la main et fait la ronde. Quand nous crions "You !", il faut tomber par terre. Ce n'est pas triste, ça non. Je suis prêt à parier que ce genre de spectacle constitue une première dans la région, et que nous réveillons tous les phacochères de la forêt par nos hurlements de rire.

Bon, les meilleures choses ont une fin. Un peu avant l'aube, nous éteignons le feu et allons nous coucher. Après quelques heures de sommeil, nous plions bagages, ce qui ne prend pas très longtemps car il ne nous reste presque rien en dehors des hamacs, de notre précieuse armoire à pharmacie et de mon cahier. Oui, je couvrais plusieurs pages par jour, sinon comment croyez-vous que j'aurais pu écrire ce livre.

Nous prenons congé de Houppe Grise.

– Je vous remercie non seulement d'avoir ramené Grande Sœur et Petit Frère, dit-il, mais aussi d'avoir permis à la tribu de mieux connaître les anges-feu. Ils ne sont ni aussi angéliques que le pensait Grande Sœur avant de se jeter dans leurs bras, ni aussi dangereux et cruels que le disaient les anciens.

– Euh, hmm, méfiez-vous quand même, Monsieur Houppe Grise.

Quelques jeunes chimpanzés, parmi lesquels Grande Sœur et Petit Frère, nous accompagnent sur le chemin du retour. D'ailleurs, sans eux, nous ne l'aurions sans doute pas retrouvé, le chemin du retour, vu que j'ai oublié de semer des cailloux blancs comme le Petit Poucet et que de toute façon le sentier tracé à la machette est déjà mangé par les herbes et les ronces. Eux, c'est incroyable, on dirait qu'ils connaissent chaque arbre de la forêt.

Voici le lac Tanganyka. Le moment de la séparation est arrivé. Michel et moi avons les yeux pleins de larmes, mais Grande Sœur se réjouit à notre place.

– Vous allez revoir la maison-arbre, les machines qui roulent et qui volent, et Maman-qui-fait-sauter-le-pain (autrement dit, Irène), et la boîte-lumière. Dites bonjour de notre part à Ange-pois-jaunes et à Oncle-pièces-d'or !

Ça, je n'ai jamais réussi à leur expliquer qu'il était inutile de parler aux habitants de la boîte-lumière.

Le paradis du miel

Je note dans mon cahier que Petit Frère n'a pas l'air de réagir quand sa sœur mentionne les machines qui roulent et la boîte-lumière. Vous me croirez si vous voulez, mais il a déjà presque complètement oublié le Paradis du Miel.

Chapitre 8. Deux anges-feu rentrent chez eux.

Nous tenons une petite conférence, Michel et moi, au bord du lac. C'est que nous n'avons pas de bateau pour aller de l'autre côté. Et puis, est-ce que nous avons vraiment envie de retraverser toute l'Afrique jusqu'à Kinshasa ? Il me reste largement assez d'argent pour rentrer en avion. La navigation, la Tortue Noire, c'était nécessaire parce que nous avions des sortes de passagers clandestins. Si nous n'allons pas chercher la Tortue Noire, quelqu'un finira bien par la prendre, et tant mieux pour lui, et tant pis pour le mauvais violon et les autres babioles laissées à bord. Son bon violon, Michel l'a laissé à Paris pour qu'il ne soit pas gâté par l'eau de mer, donc ce n'est pas grave.

Nous remontons la rive jusqu'à Nyanza-Lac, et ensuite nous trouvons une camionnette Toyota qui nous emmène à Bujumbura, la capitale du Burundi, où se trouve un petit aéroport. On espère l'atterrissage d'un avion avant la fin de la semaine, en principe.

Bientôt, nous marquons notre retour à la civilisation en buvant notre premier Coca-Cola. Le Burundi était une colonie belge, dans le temps, de sorte que beaucoup de personnes parlent français. Les hommes portent des noms comme Isidore, Donatien, Tharcisse, Albin. Nous rencontrons aussi un commerçant libanais, Monsieur Chemaly, qui nous explique que le pays est un peu désorganisé en ce moment, parce que des "troubles" se sont produits. Le roi Ntare V a été détrôné en 1966 par le capitaine Micombero. Il s'est réfugié en Ouganda, mais les autorités ougandaises l'ont livré au Burundi et il a été exécuté. Le roi Mwambutsa aurait dû revenir de Suisse, mais il ne l'a pas fait. Tout ça, c'était parce que l'on a sacré Charles Ndizeye mwami alors que son père était encore vivant, donc mwami légitime.

Le paradis du miel

Euh, en me relisant, je trouve que ce résumé historique n'est pas très clair. Je n'ai jamais été très fort pour prendre des notes.

Ce qui est sûr, c'est que ces événements ont déclenché une série de guerres civiles, des révolutions, des massacres abominables. Au moment où nous étions là-bas, vingt ans après la première guerre civile, de nombreux habitants du Burundi fuyaient au Rwanda à cause des troubles. Le temps de rentrer, de m'installer, d'écrire ce livre, la situation s'est à peu près arrangée au Burundi, mais un véritable génocide s'est produit au Rwanda. Ce sont maintenant des centaines de milliers de Rwandais qui se réfugient au Burundi et au Zaïre.

Michel est horrifié en entendant le récit de Monsieur Chemaly.

– Si c'est ça la civilisation, dit-il, je préfère retourner chez Houpe Grise.

– Tu sais bien que les chimpanzés ne sont pas des anges. Ils se bagarrent, ne respectent que la loi du plus fort, tuent des petits babouins pour les manger, et je suis sûr qu'ils nous auraient volé notre lampe de poche si nous n'avions pas eu de fusil.

– Justement. Eux, au moins, ils n'ont pas de fusils, de mitrailleuses et de grenades. Et je ne parle pas des fusées intercontinentales et de la bombe atomique. Regarde, nous sommes au Burundi. Si tu pars dans cette direction-là, tu arrives au Soudan où les gens du nord massacrent les gens du sud. Dans l'autre direction, c'est la Somalie, où des bandes armées font régner la terreur. Il y a la guerre partout, c'est désespérant. Franchement, ça me dégoûte d'appartenir à l'espèce humaine.

– Ecoute, Michel, la violence chez les chimpanzés ne bénéficie pas de toute notre belle technologie, mais moi je trouve qu'elle est pire que la nôtre, au fond, parce que personne ne s'y oppose. Si tu n'aimes pas la guerre, tu peux le dire, et l'écrire, et la combattre, et te rendre utile. Et puis, souviens-toi de ce que tu m'as dit : tu as parcouru l'Amérique, navigué dans le Pacifique, mais tu brûlais du désir de revenir dans ton pays natal. Maintenant que tu as retrouvé Paris, et même un frère (et une belle-sœur), tu ne vas pas t'installer dans la forêt vierge.

Nous avons eu le temps d'échanger des arguments, parce que la piste de l'aéroport était inutilisable et que l'on promettait chaque jour sa réouverture. En fin de compte, nous avons réussi à prendre un tout petit avion qui s'est posé sur la pelouse d'un terrain de football et nous sommes rentrés à Paris en passant par Nairobi et par Londres. Quand j'ai écrit ce livre, Michel lisait en quelque sorte par-

Le paradis du miel

dessus mon épaule, et c'est lui qui a demandé que je parle de nos discussions. Il prétend qu'en arrivant à la fin d'un livre on doit pouvoir tirer des conclusions. Je ne sais pas, moi... Que les chimpanzés ont beaucoup à nous apprendre ; que nous devrions les prendre comme modèles ; ou au moins respecter leur sagesse et éviter leur disparition ; etc.

C'est vrai que souvent les auteurs de livres ont une idée en tête et veulent démontrer quelque chose. Seulement moi, je ne suis pas parti d'une idée, mais d'une aventure qui m'est arrivée. L'aventure se termine, cela ne signifie pas que j'ai envie de sauver les pauvres bêtes enfermées dans les zoos ou menacées en Afrique. Peut-être que Michel va se lancer dans ce genre de croisade. Je lui souhaite bonne chance.

Ce que je peux dire, c'est que ma vie a changé. Je me suis marié avec Irène, et nous avons envie d'avoir des enfants pour jouer à la purée de nouveau. J'ai retrouvé mon frère et je trouve très amusant qu'il soit si différent de moi tout en me ressemblant. Et puis j'ai réussi à écrire ce petit livre. Je ne sais pas ce que vous en pensez, mais je le trouve plus intéressant que mon œuvre précédente, la brochure d'explication de la déclaration d'impôts 1988. J'espère qu'il aura autant de lecteurs.

Je m'apprêtais déjà à écrire le mot "fin", mais on me demande si nous avons donné la bave de rat à l'Institut Pasteur. Ah non. Quand nous sommes arrivés à l'aéroport de Nairobi, le sac de Michel sentait si mauvais que les douaniers ont insisté pour le fouiller. De la boîte qui contenait la boue à la bave de rat se dégageait une odeur absolument pestilentielle, et nous avons été obligés de la jeter, sinon nous n'aurions pas pu prendre l'avion de Londres.

Jean-Jacques Greif